

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Tra an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 467—SAMEDI, 15 AVRIL 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



Les Héros de la Nouvelle-France

*Taillés dans le granit, le cœur franc et sans dol,
 L'âme ardente à l'espoir, hardis jusqu'à l'outrance,
 Se riant de la gloire et l'esprit un peu fol,
 Ils rêvaient de fonder une Nouvelle-France !*

*Le Nord pour le Français, le Sud pour l'Espagnol !
 Ils partageaient ainsi dans leur noble assurance
 Tout un pays nouveau, tout un immense sol.
 Et c'était pousser loin déjà, la tolérance !*

*Sur de légers vaisseaux ils sillonnaient les mers,
 Et sans plus sourciller narguaient les flots amers.
 N'étaient-ils pas aidés par un Maître céleste ?*

*Connaitre l'inconnu, peupler un continent,
 Et tracer le chemin à l'homme entreprenant,
 C'était leur mission. Que leur faisait le reste ?*

Edmond J. Massicotte

Edmond J. Massicotte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 AVRIL 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Causerie : Les langues de la France, par Benjamin Sulte.—Carnet du Monde Illustré, par Jules Saint-E.—Poésie : Repos, par Augustin Lellis.—Courrier de Paris, par Jean Rival.—Sur l'amitié.—Galerie canadienne : M. Stanislas Drapeau.—Ici et là : Un mot sur la vie militaire, par X. Vincy.—Nos gravures, par Jules St.-E.—Nouvelle canadienne : Le Ouinedigo ou le brailard de la rivière Du Moine, par Régis Roy.—Notes et faits : Les clefs en aluminium ; La prière au repas ; Avril (avec gravure) ; Le respect du gouvernement ; Conseils pratiques.—Propos du docteur.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile.—Les Mangers de Feu.—Echecs et Dan.es.

GRAVURE.—Portraits des héros de la Nouvelle-France : Jacques Cartier, Maisonneuve, De LaSalle, De Beaujeu, Bougainville, Montcalm, De Lévis, Champlain. La Galissonnière et Bienville.—L'exploitation des forêts du Canada.—Exposition Colombienne : Les industries privées et les arts libéraux, section des Etats Unis.—Gravures du feuilleton.

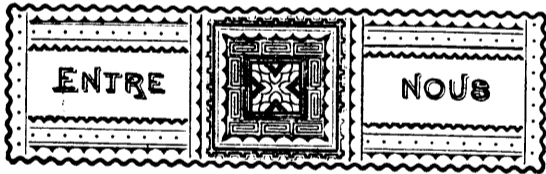
PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



AVEZ-VOUS déjà reçu des lettres anonymes ?

Oui, sans doute, et la plupart du temps elles ne contiennent que des choses ignobles, toujours fausses, pleines de mauvaise foi, l'œuvre de lâches, en un mot.

J'en ai reçu plus d'une aussi, mais généralement l'infériorité de leur style, la grossièreté des mots, font tomber la co-

lère et monter le mépris.

Parfois, cependant, une perle se trouve dans ce fumier, une bonne idée cachée sous l'anonymat, non par manque de courage, mais par modestie, et la perle n'a que plus de valeur.

Je viens justement d'en recevoir une, et, si vous le voulez bien, je vais ouvrir l'écrin dans lequel je la garde et vous la montrer un instant.

* * La lettre est longue, pleine de bons sentiments pour l'humble chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, mais, comme ce sont là choses purement personnelles, je les laisse de côté, pour ne communiquer aux assidus de nos réunions du samedi, habitués de nos *Entre-Nous*, que ce qui peut les intéresser plus particulièrement.

Le style peut paraître légèrement étrange, mais à coup sûr, il ne manque pas de poésie, il nous communique une impression particulière parce qu'on comprend que c'est senti, profondément sympathique et bien pensé.

“ Le grain de blé conservé avec soin dans le grenier du cultivateur, dit mon anonyme, est toujours grain de blé, mais après avoir été semé en temps et lieu convenables, il devient le sujet, le facteur d'une révolution, si belle dans ses résultats, que je n'en souhaite jamais d'autres à l'humanité. Le germe qu'il contient se développe dans une transformation périodique et progressive, pour donner enfin, issue de son petit corps décomposé, une robuste gerbe de longs fétus surmontés de riches épis dorés.

“ Eh bien ! je vais essayer de faire de ma pensée, ce que le cultivateur fait de son blé... Je la sème... et l'envoie au-devant de la fructueuse transformation.

“ Dieu veuille y aider providentiellement, comme il aide au grain de blé !

“ L'année dernière, quand je voyais tant de familles préparer chacune leur pique-nique, les paroisses, les congrégations, chacune leur pèlerinage, les cercles, les clubs, chacun leur excursion, j'étais déjà animé du même désir, et je me disais : “ Personne, personne ne songera donc à nous conduire, à nous inviter, nous exciter à aller... où?... à Saint Jérôme, au tombeau du grand et cher regretté Mgr Labelle... oui, en pèlerinage, à ce tombeau tous les amis des beaux, nobles, patriotiques et fructueux principes devraient se rendre en foule.

“ L'anniversaire de la mort de Mgr Labelle est difficile à célébrer convenablement, par le fait de la dureté rigoureuse de la saison, c'est vrai, mais est-ce une raison pour ne plus s'en occuper ?

“ Et dès le retour des beaux jours, le souvenir ne devrait-il pas porter nos premiers pas dans cette région qu'il a si prodigieusement transformée, et où il paraît aujourd'hui deux fois enseveli, dans la terre et dans l'oubli... ”

“ De temps en temps, son nom revient sous la plume d'un écrivain et sur les lèvres d'un orateur, mais c'est tout !!! ”

“ ... Ce tout est trop peu, et si une réaction ne se produit pas bientôt, il est à craindre que la génération actuelle, tout comme celle qu'elle prépare, laissera aux chercheurs de l'avenir, amateurs patriotiques, la gloire de célébrer celle si grande et si pure attachée au nom et à l'œuvre du curé Labelle.

“ Mais non !... cela n'est pas possible. Notre société compte encore beaucoup de gens de cœur, assez enfin pour agir de manière à ce qu'on ne puisse lui faire un jour ce reproche d'ingratitude.

“ Il ne doit pas être difficile, en effet, de rassembler en comité quelques hommes sincèrement convaincus et résolus à préparer à leurs compatriotes les incomparables jouissances et avantages que procure à tous l'accomplissement du devoir.”

* * C'est une bonne et saine pensée qui a guidé votre plume, mon cher anonyme, il est sain et bon de nous souvenir des morts, car c'est en vain que l'on s'agit de siècle en siècle, puisque, comme l'a dit un penseur, le passé se compose de tout ce qui est mort, le présent de tout ce qui meurt, l'avenir de tout ce qui devra mourir !

Mais le grand disparu dont il s'agit n'est pas mort tout entier, puisque son œuvre reste comme un témoin vivant de ce que peuvent l'énergie, la conviction, la ténacité et le cœur d'un honnête homme, comme le fut ce colonisateur si grand qu'on alla jusqu'à le nommer le Roi du Nord.

Les peuples oublient vite les noms de leurs bienfaiteurs, tandis qu'ils se souviennent toujours de ceux de leurs persécuteurs. Notre pays n'échappe donc pas à la loi commune, mais il ne faut pas, en effet, que le souvenir du curé Labelle s'en aille comme cela, sans rime ni raison.

Et à propos de rimes, comment se fait-il que pas un poète ne chante cette grande mémoire, en un poème vraiment national ? Le cadre, le Nord, est si beau, et le portrait est si grand !

Et vous, musiciens de talent, qui de vous va

nous écrire sur ce sujet quelque pages émuees, comme le *Chat du tombeau*, de Chopin ?

Peintres, statuaires, dormez-vous ?

Oui, l'idée de mon anonyme a du bon ; voyons, citoyens, en relief, à tort ou à raison, lequel de vous va prendre le clairon et sonner le réveil ?

* * Au moment où le laboureur commença à éventrer la terre, voici quelques lignes d'un écrivain français, Marc de Hant, qui sont tout à fait de saison :

“ C'était, autrefois, un vieux dicton “ qu'on en savait toujours assez pour faire de l'agriculture.” Cela s'est dit pendant des siècles, et cela se dit ou se pense encore dans bien des pays et dans bien des esprits. Dans la dernière session des agriculteurs de France on produisit une statistique bien curieuse d'où il résultait qu'au sortir des écoles primaires, les enfants qui avaient obtenu le certificat d'études se croyant dès lors bien au-dessus de la profession agricole, parce qu'ils étaient censés avoir appris quelque chose, dédaignaient la culture des champs, et ne rêvaient qu'une place de clerc de notaire ou de clerc d'huissier, encouragés d'ailleurs par leurs parents dans cet absurde mépris de la profession paternelle.

“ On ne saurait trop protester contre cette vieille formule, si commode à la paresse naturelle, cette mère de la routine ; on ne saurait trop s'efforcer d'y substituer, dans les esprits grands et petits, cette formule contraire : pour faire de l'agriculture on ne peut trop apprendre, on ne peut trop savoir. Efforçons-nous donc de prévenir dans les jeunes esprits cette pensée fatale : *j'en sais trop pour me faire cultivateur*. Vous vous trompez, jeune homme, vous n'en saurez jamais assez.

“ Vous voilà en face d'une terre dont vous voulez tirer profit. Il faut connaître d'abord la nature de cette terre et sa composition, pour savoir quel genre de plantes vous pouvez y cultiver ; il faut savoir par quels éléments vous devez corriger les déficiences de votre sol ; il faut étudier non seulement le sol, mais le sous-sol, au point de vue des assainissements ; vous ne devez donc pas être étranger à la géologie.

“ Les plantes que vous confierez à la terre devront y trouver certains éléments de fertilité qu'elles absorberont suivant leur nature et leur appétit ; il faut les connaître pour les emmagasiner dans la terre avant l'ensemencement, et pour les remplacer ensuite après la récolte, suivant la nature de la plante qui succédera. Vous ne devez donc pas rester étranger à la chimie, pour diriger l'économie de vos engrais.

“ Votre exploitation exigera nécessairement la présence dans vos écuries et vos étables d'animaux de différentes sortes, chevaux, bœufs, vaches, moutons. Leur alimentation, leur entretien, les soins à donner à leur santé exigent de vous la connaissance des éléments de la science vétérinaire.”

Ce sont de bonnes paroles à méditer.

* * Il y a de cela quelques semaines, un artiste de grand talent, pastelliste exquis, s'est mis en tête d'écrire au président de la République française pour le prier de venir voir son exposition, mais comme les artistes ne font rien comme les autres, il lui envoya la lettre suivante, en vers fin de siècle, et très spirituelle :

Puisqu'un chien peut parfois regarder un évêque,
Un poète peut bien écrire au président :
Et c'est ce que je fais par la présente avecque
L'humilité d'un Tur. prosterné vers la Mecque.

Le soussigné, rimeur plus ou moins transcendant,
Mais peintre de génie, au dire de Chincholle,
Expose des pastels louches chez Bernheim
—Un nom qui gêne un peu l'auteur de l'épistole
Puisqu'il n'existe pas la moindre rime en *hein*—
Mais bah ! l'escamotage est un jeu d'Olympie !...
Monsieur le Président, vous feriez œuvre pie
En visitant mes trente et quelques tableaux ;
Vous y verriez beaucoup de soirs et de matins,
Des lunes à foison, et des pins à vendre !
Vous y verriez beaucoup de vers pareillement,
Des vers plus ou moins forts mais que l'on peut com-

—Ce qui n'est pas du tout la mode en ce moment—
Dans la salle à côté, des confrères qu'on loue,

Millet, Troyon, Corot, et d'autres immortels
Servent de repoussoirs, je pense, à mes pastels ;
Mais leurs cadres sont mieux que les miens, je l'avoue,
Et cela vaut très cher, dit-on, à Chicago...
Monsieur le président, ma muse tout de go
Bavarde ; soyez lui généreux et bon sire
Et daignez agréer son babil d'un sourire.

M. Carnot s'est rendu immédiatement à cette
gracieuse invitation et a chaudement félicité le
pastelliste-poète.
Ces Français !!!



LES LANGUES DE LA FRANCE

I



R voterez zo kuzet, n'ho peuz
izoum da lavaret da evit
pluv e votit. Den ehed ne
ell er goud ; rak ne ell
digeri ho tan paper.
Ceci, lecteur, c'est du
bas-breton ; saluez ! vos
pères ont parlé ce langage
pendant une longue suite
de siècles.

Traduction libre : " Le
vote est secret. Personne ne peut savoir quel est
celui des deux candidats que vous préférez, car
personne n'a le droit d'ouvrir votre bulletin de
vote."

L'Union du Finistère, publiée à Brest, m'arrive
par l'entremise d'un ami. Elle est écrite en deux
langues : le français et le bas-breton.

Il nous est tout à fait impossible de comprendre
ce langage. Nous l'avons montré à des Ecossais,
qui le saisissent un peu, mais qui nous affirment
que, dans les Cornouailles (le pays de Galles, An-
glettre), du côté de la Manche qui regarde la
Bretagne, il est parlé par le peuple, — si bien, que
les marins des deux nations ont l'habitude de s'en-
tendre dans cette langue. Or, il y a plus de sept
siècles que le français s'est répandu en France, et
encore plus longtemps que des langues étrangères
serrent de tous côtés, en Angleterre, l'idiôme des
descendants de Celtes, et voilà que, vers la fin du
dix-neuvième siècle, il reste encore une province
de la France qui fait si peu usage du français,
qu'on est obligé de lui imprimer ses journaux tra-
duits du français, comme nous donnons parfois à
nos lecteurs des traductions d'articles empruntés
aux journaux anglais. Les Bretons sont aussi
nombreux que les Canadiens-français dans la pro-
vince de Québec.

La langue celtique est aujourd'hui représentée
par quatre dialectes : l'irlandais primitif, le gaé-
lique, le patois des Cornouailles et le bas-breton.
Les quelques mots qui nous restent du gaulois
montrent que ce langage est aussi branche du
celte.

II

Bat, bi, hirur, laur, b r t z, sei, zazpi, zorci,
bederetci, hamar.

Cette fois, c'est du basque — la langue de ces
aventureux navigateurs qui ont pêché la morue à
Terre-neuve trois cents ans et plus avant la nais-
sance de Christophe Colomb.

Le bas-breton règne dans le nord-ouest de la
France ; le basque, dans le sud-ouest.

Traduction du passage ci-dessus : " Un, deux,
trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix."

Le basque remonte à des origines inconnues,
comme le bas-breton. De savantes études ont été
faites pour lever le voile qui recouvre son passé,

mais sans beaucoup de succès, sauf que l'on s'est
de plus en plus convaincu de son ancienneté. Il
a une littérature, surtout des poètes, ces premiers
et derniers des écrivains, dans toutes les nations
de l'antiquité ou des temps modernes.

III

Allons vers le sud de la France : nous y rencon-
trons la langue provençale, la plus brillante, la
mieux cultivée, mais probablement la plus jeune
des trois langues dont nous parlons. Son principal
poète est, jusqu'ici, Mistral :

" Adiou ma Suzeto. Paouro pichouneto. Vaou
m'embarqua bouto ti faché pa. Moun rey mi de-
mando. Et quan mi commando fen volentié siou
jamay lou darnié."

Ce qui veut dire : " Adieu, ma Suzette, pauvre
petite ; je vais m'embarquer, mais ne te fâche pas.
Mon roi me demande, et quand il nous commande,
faisons volontiers sans être jamais le dernier."

IV

Ajoutons à ces langues les accents de la France,
depuis celui de la Gascogne à celui du golfe de
Saint-Malo, depuis celui de la Bourgogne à celui
de la Picardie, sans compter ceux de Paris, des
bords de la Loire et du Berry, moins caractéris-
tiques, mais encore assez tranchés pour surprendre
l'oreille au premier abord.

De nos jours :

200,000	Français parlent	le flamand
1,160,000	"	" l'allemand
1,070,000	"	" le breton
160,000	"	" le basque
200,000	"	" l'italien
100,000	"	" le catalan
14,000 000	"	" le provençal
19,000,000	"	" le français

Donc, la moitié de la population de la France
parle autre chose que le français.

Lorsque Gambetta voulait dérouter les reporters
parisiens, il parlait provençal à ses électeurs. La
même chose a lieu en Bretagne. C'est l'histoire
d'O'Connell s'adressant en langue irlandaise à la
foule qui l'écoutait et se moquant des journalistes
anglais qui ne comprenaient rien à ces accents
étrangers.

Il y a mille ans, la France était divisée entre
les langues suivantes : celtique, basque, latine et
allemande. Le français a surgi depuis lors et a
conquis une belle place, comme le fait voir le ta-
bleau ci-dessus.

La grande majorité des colons qui ont peuplé
le Canada venait des parties de la France regar-
dées de tout temps comme celles où l'on parle le
meilleur français. Cela explique pourquoi nous
n'avons pas de bourguignons, ni de Bretons
bretonnant, ni de Basques (ou Vasques ou Vaches)
espagnols.

Si quelqu'un nous demandait quelle langue
nous parlons, il faudrait répondre, avec le person-
nage de Molière :

— Français ! français !! français !!!

CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

Une jolie séance littéraire, par les étudiants
rhétoriciens du collège Sainte-Marie, a eu lieu
mardi soir, le 11 avril, à la salle académique du
Gésu. Avec l'entrain savant et délicat qu'ils y
mettent toujours, les élèves des Pères Jésuites
n'ont pas manqué leur succès accoutumé.

**

La dernière livraison de la série *Une chanson
par mois*, sous la direction du professeur Elie Cha-
moux, nous apporte *La Canadienne*, paroles de
notre confrère Rémi Tremblay, de *La Patrie*, et

musique de Mlle De La Sablonnière. Cette ac-
trice elle-même l'a popularisée au théâtre *Empire*.
Tout amateur voudra se procurer cette gaillarde
et nationale chansonnette.

**

A la chapelle du Sacré-Cœur, paroisse Saint-
Jacques, de Montréal, lundi matin, le 10 avril,
un mariage des plus distingués a été célébré, par
M. l'abbé Bédard, P.S.S. Monsieur le docteur
J. A. Brien, de Marinette, Wisconsin, Etats-Unis,
revenu tout exprès au pays natal, au pied des
saints autels, faisait hommage de son nom, de sa
main et de son cœur à Melle Marie Evelina Gi-
roux, de cette ville. Bénie par la main paternelle
d'un ancien professeur du fiancé, liée dans une
atmosphère de sympathie au milieu des nombreux
amis accourus à leur triomphe, cette union pro-
met aux jeunes époux tout le bonheur dont ils
sont dignes.

**

De sa première page, à ce numéro-ci, LE MONDE
ILLUSTRÉ est fier à plus d'un titre. En première
ligne, parce qu'elle évoque un souvenir bien tout à
fait national par le joli groupement de figures
historiques du Canada français qu'elle pré-
sente. Aussi, parce qu'elle est l'œuvre de deux
jeunes Canadiens français dont le talent s'affirme
de mieux en mieux. Ce sont M. E.-Z. Mas-
sicotte, notre collaborateur, dont il ne nous appar-
tient pas de faire l'éloge, le peintre en paroles, et
le peintre au crayon, M. Edmond J. Massicotte,
frère cadet du premier.

Ce jeune artiste, de qui ce n'est pas ici le premier
travail que nous sommes fiers de reproduire, promet
de faire grand honneur aux arts de son pays, s'il
continue d'appliquer un travail aussi intelligent à
l'exécution de sujets si patriotiquement choisis.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Joseph Nolin, Sorel.
—Fort joli. Au suivant numéro.

M. W. Chapman, Québec.—Aussi tôt que pos-
sible.

Violette, Montréal.—Non, certes, nous n'ou-
blions pas. Mais c'est en nous efforçant de faire
justice à tous, lecteurs et correspondants, que
nous avons l'air, parfois et malheureusement, d'en
négliger quelques-uns. Point de dépit, patientez,
s'il vous plaît. Nous gardons votre jolie prose
pour le bon moment.

Seu'ette, New-York, E.-U.—Ce genre rapport
ne convient pas à notre rédaction. Quant à *Cré-
puscule*, c'est un bon essai tout au plus, mais rien
qu'on puisse publier encore. Merci, tout de même,
de la complaisante attention envers LE MONDE
ILLUSTRÉ.

Régis Roy, Ottawa.—Voyez et jugez si vos in-
structions sont scrupuleusement suivies. Le der-
nier envoi reçu est encore en progrès. Soyez
constant, et vous ne manquerez pas de réussir fort
bien en ce genre où vous vous distinguez déjà et
qui ne se fait pas faute d'être très intéressant.

Jacques Beaumont, Sainte-Thérèse. — Admis,
avec gratitude. Nous nous efforcerons de faire
droit à votre requête, dans la mesure du praticable.
Dans des envois subséquents, si vous nous permet-
tez d'émettre une modeste opinion personnelle,
ayez donc à cœur de faire, comment dirions-nous
bien ?... moins à la collégienne, peut-être. Prenez
votre essor : vous avez des ailes pour voler plus
haut, encore plus haut. Néanmoins, c'est déjà bon.

JULES SAINT-E.

Entre amis, au cercle, avant dîner.

On prend l'apéritif dans le fumoir, et une voix
interpellant un des assistans qui paraît plongé
dans des méditations sombres ;

—Voyons, Gaston, un verre de Bitter avec
nous ?

—Non, merci. Pour aujourd'hui, ma belle-mère
me suffit comme amertume.

REPOS

A. M. RAPHAËL TRUDEAU, EN RECONNAISSANCE

Sous le feuillage vert où déjà le serin
Verse des diamants comme en un riche écriin
Des mains de belles filles,
Après avoir redit tous leurs chants les plus beaux,
Le rossignol aimé, les au res passereaux
Se reposent, tranquilles.

Aux troncs des arbrisseaux, aux branches des buissons,
Sous les herbes des prés qu'argente de rayons
La lune aux tons d'opale,
Près des insectes las d'avoir volé, chanté,
Dorment la libellule au thorax argenté,
La joyeuse cigale.

Vers le sol qui produit leurs beautés, leurs splendeurs,
La rose, la jonquille avec les mille fleurs
Abaissent leurs calices.
Dans un repos paisible elles vont recueillir
Leur parfum, leur éclat, pour nous en éblouir
Et faire nos délices.

Par des doigts délicats, les doux fruits savoureux
Aux tendres arbrisseaux, aux arbres généreux
Sont ravis en cueillettes.
Calmes après l'effort, avec leur front penché
Des troncs quêtent la sève au sol qu'ils ont jonché,
Nus comme des squelettes.

Après avoir joué tout le jour, les enfants
S'en viennent se blottir, folâtres, caressants,
Dans les bras de leur mère,
Qui les endort, heureuse, et le cœur plein d'espoir
En ces êtres chéris qu'elle aime tant revoir !
Ses trésors sur la terre !

Combien de mauvais pas et de sombres détours
L'homme, déjà lassé, trouve sur le parcours
Du chemin de la vie,
Devant lesquels souvent, faible, il reculerait,
Si pour l'encourager, l'aider il n'espérait
Trouver de main amie.

Comptant de voir encor reluire un gai soleil,
Il savoure un repos plus doux que le sommeil,
Dans le calme de l'âme,
Quand d'autres horizons s'ouvrent à ses regards :
De la reconnaissance, à ces tendres regards,
Il sent naître la flamme.

Augustin Lellis.

COURRIER DE PARIS



Il est singulier de voir comme l'affaire de Panama — qui menace de se prolonger indéfiniment — absorbe l'attention, absorbe, pourrait-on dire, toute la vie du pays. Le commerce est dans un marasme effrayant, de tous côtés ce ne sont que plaintes amères. Les distractions mondaines sont comme suspendues. Le carnaval, par exemple, s'est passé sans qu'il y eût d'autres bals masqués que celui de l'Opéra et de quelques établissements spéciaux, tels que le Casino de Paris, alors que les années précédentes on comptait par douzaines les soirées costumées du grand monde. Et c'est pour tout la même chose ; il semble que même les premières représentations théâtrales n'excitent pas autant d'intérêt que d'habitude, tant on s'occupe du spectacle unique qui se déroule devant les tribunaux et la commission d'enquête.

Cependant, il est un sujet encore qui passionne l'opinion publique : c'est le vol, et dame ! il y a de quoi. Le vol, de nos jours, redevient une histoire très compliquée, machinée comme un roman d'aventures, et assaisonnée en outre d'une pointe de "fin-de-sièclisme" d'une saveur fort piquante.

Le vulgaire cambrioleur qui se borne à fracturer une porte en l'absence des locataires devient bien vieux jeu. Il en est de même du voleur "à la tire" qui fait les porte-monnaies et les montres, dans les foules. Cela, c'est l'enfance de l'art. Nous avons mieux aujourd'hui, et nous en avons pour tous les goûts. Point de jour où les faits-divers ne nous signalent quelque variété nouvelle, de plus en plus ingénieuse, qui nous donne vraiment

une haute idée de l'intelligence de messieurs les *pick-pockets*.

Parlerons-nous de l'escroc classique, de l'élégant rastaquouère dont la tenue irréprochable et les manières distinguées inspirent confiance à tout le monde, si bien que le bijoutier, la fleuriste, tous les fournisseurs élégants lui livrent des marchandises à crédit, sur la foi du grand nom dont il se couvre ?

Non, ce genre-là est déjà banal, comme le vol à l'américaine. Celui-là consiste à attendre aux abords d'une gare quelque naïf voyageur arrivant de province. On lui offre de le guider, de lui faire voir toutes les beautés de la capitale ; on l'engage à se méfier des voleurs et même, pour plus de sûreté, à confier son magot à ses nouveaux compagnons — si dévoués ! Le gogo s'exécute, trop heureux d'être si bien défendu ; puis, à la première occasion, à la faveur d'un encombrement, ou sous prétexte d'aller acheter des cigares, on le perd et l'on file avec l'argent. Ce n'est pas plus difficile que ça, et le plus étonnant, c'est que cela réussit toujours.

Mais voici qui est plus intéressant : l'escroc qui exploite l'actualité. L'été dernier, par exemple, quand régnait à Paris la petite épidémie cholérique, dont on a fait tant de bruit, des messieurs très bien se présentaient chez les concierges pour voir s'il n'y avait pas lieu de désinfecter les maisons ou de faire des réparations nécessitées par l'hygiène. Ils trouvaient naturellement moyen de dresser des contraventions, parlaient de procès-verbaux, d'amendes, mettaient la peur dans l'âme aux malheureux "pipelets," puis enfin se radouciaient, laissaient entrevoir la possibilité d'une transaction. Si l'on consentait à leur verser, séance tenante, une certaine somme, ils ne diraient rien et tout resterait en l'état, ce qui éviterait de grands frais. Neuf fois sur dix, les concierges donnaient dans le piège et apprenaient, seulement après coup, qu'ils avaient été volés.

Nous avons eu récemment aussi l'escroquerie au mariage, pratiquée par une dame.

Cette aventurière, qui se donnait pour la veuve d'un riche Oriental, mettait dans les journaux mondains des annonces affriolantes, se disant jeune, jolie, possédant une belle fortune, et cherchant un mari dont la situation répondît à la sienne. Des propositions arrivaient, très sérieuses. On liait connaissance ; on se plaisait ; on engageait des pourparlers ; la dame se faisait offrir des bijoux de prix, toute sorte de cadeaux de grande valeur, puis, un beau matin disparaissait, pour recommencer le même manège avec une autre victime.

Elle a été prise et condamnée. Quand elle aura fini sa peine, elle recommencera, et elle réussira encore, soyez-en sûr, car rien n'égale l'ingéniosité des voleurs, si ce n'est la bêtise des gogos.

Cependant, quelquefois, avouons-le, les plus malades risquent d'être dupes, tant l'affaire est bien combinée.

Souvent aussi, ces messieurs ne craignent pas de recourir à la force. Il y a, dans cette catégorie, le vol à l'esbrouffe. Un individu avise dans la rue une dame portant à la main son porte-monnaie, ou bien un petit sac qui semble précieux, tant elle le tient avec recueillement. Il se met à courir, la bouscule, et d'un leste mouvement, pendant qu'elle est tout émue ou indignée, saisit l'objet convoité, et s'enfuit. Cela se pratique, bien entendu, en plein jour, dans les quartiers les plus animés, puisqu'il faut pouvoir se perdre tout de suite dans la foule.

Voilà qui peut s'appeler, selon le vieux cliché, un vol audacieux. Pas si audacieux pourtant que les deux "dévalisements" qui viennent d'avoir lieu, en plein jour aussi, et en plein Paris, à deux semaines d'intervalles à peine.

Le premier vol a été commis dans un hôtel particulier de l'avenue Marceau, appartenant au marquis de Panisse-Passis. Le propriétaire et sa famille étaient absents. La maison était gardée seulement par un ménage de vieux concierges. Un beau matin, arrivent une demi-douzaine d'individus. L'un, un monsieur d'une cinquantaine d'années, très bien mis, ceint d'une écharpe administrative, se donne comme le commissaire de police chargé, avec ses agents en bourgeois, de faire

une perquisition chez le marquis de Panisse, pour rechercher des papiers relatifs au Panama — toujours Panama ! — C'est la loi qui parle : il faut obéir. D'ailleurs, ces messieurs procèdent par intimidation, et, une fois maîtres des clefs, ils attachent sur des chaises les malheureux concierges qui perdent la tête, et sous leurs yeux, tranquillement, ils passent des heures à ouvrir les meubles, à prendre l'argenterie, les bijoux, les tableaux, les objets d'art. Ils les mettent dans des sacs, descendent les charger sur un fiacre, et l'opération enfin terminée, quand ils ont fait main basse sur tout ce qui leur convient, ils ramènent les concierges dans leur loge où ils les enferment, en leur intimant l'ordre de ne pas bouger jusqu'à ce que la police vienne les chercher, puis ils s'en vont sans être inquiétés.

La police — la vraie — a fait diligence : les principaux personnages de la bande, le "commissaire" entre autres, sont sous les verroux, et l'on a retrouvé une partie de l'argenterie.

Mais l'instruction de cette affaire est à peine commencée qu'en voici une autre non moins extraordinaire.

Aux Champs-Élysées demeure un M. Colasson. Il habite seul, sans domestiques, ne sort jamais, et ne s'occupe que de ses collections de curiosités qui ont, paraît-il, une grande valeur. Deux fois déjà, il a été volé, mais malgré ses soixante-douze ans, il ne craint rien, et compte sur son revolver pour le défendre.

Une nuit, tout récemment, deux individus escadèrent le mur, gagnèrent les dépendances, et de là pénétrèrent dans l'hôtel. Ils attendirent le petit jour, puis, avisant M. Colasson dans un corridor, se jetèrent sur lui, le baillonnèrent avec une serviette et lui lièrent les pieds et les mains. Tous deux vêtus comme des ouvriers, portaient des masques de velours noir. Ils sommèrent le vieillard de leur dire où était son argent. Ne pouvant lutter, il dut leur indiquer son coffre-fort. Alors ils dénouèrent le bâillon, pour qu'il pût respirer, prirent les clefs et mirent dans leurs poches tout ce qu'ils trouvèrent : quelques bijoux et vingt-cinq à trente mille francs en billets de banque. Puis ils partirent en recommandant à M. Colasson de ne pas bouger, sous peine d'être tué.

Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il put se traîner à la fenêtre et appeler au secours.

Que vous en semble ? Voilà, je crois, deux affaires qui valaient la peine d'être mentionnées et qui marqueront dans les annales du vol.

Elles sont assez intéressantes et curieuses pour qu'on me pardonne d'avoir fait, pour une fois, de mon *Courrier de Paris*, une histoire de brigands.

Jean Rivaly

SUR L'AMITIÉ

Il n'est pas d'amitié possible sans un caractère ferme et résolu ; les concessions lâches nous font perdre nos anciens amis sans nous en gagner de nouveaux.

* *

C'est comme une fatalité : ceux qui nous aiment sont éparpillés et s'ignorent ; mais nos ennemis et ceux qui nous veulent du mal se connaissent et sont réunis.

* *

On peut vivre toute sa vie par le sentiment et par la pensée avec celui-ci ou celle-là à qui l'on n'a jamais parlé librement un quart d'heure.

La librairie G. A. et W. Dumont a commencé la publication, sur papier de luxe, de nos principales chansons, sous le titre de *Chansons du peuple* ; prix, par la malle, 3 cents. Chansons publiées : *Les Rameaux, Noël, La Charité, Gourdilou à l'exposition, Le Petit Bleu, Vive la France, etc.*

GALERIE CANADIENNE

M. STANISLAS DRAPEAU



ARMY nos compatriotes c'était un des plus dévoués champions des intérêts de notre nationalité. Il vient de mourir. Honneur à ses cendres ! Dans l'espace de cinquante-deux années—de 1837 à 1889—M. Stanislas Drapeau a constamment pris part à la création de journaux et de revues publiés dans les intérêts de la classe ouvrière, de l'agriculture, des musiciens, des amateurs de l'histoire du Canada, et il a produit en volumes et en brochures des études sérieuses sur tous ces points. Nous l'avions sans cesse devant les yeux, infatigable et jovial, travaillant à un livre ou imprimant une gazette, ou organisant une société nationale, une fête Saint-Jean-Baptiste, une vente de charité ou bazar, puisque le mot est accepté. Il ne s'est reposé que depuis deux ans, parce que ses forces enfin trahissaient son courage.



Stanislas Drapeau

Né à Saint-Roch de Québec, en 1821, il était parvenu à l'âge où toute santé décline.

Après avoir étudié sous la direction de deux professeurs laïques, et plus tard, au séminaire de Québec, en 1821, il se décida à apprendre la typographie. Il passa successivement au *Fantasque* et au *Canadien*, puis quitta ce dernier journal pour continuer, en 1843, la publication de l'*Artisan*, dévoué aux intérêts de la classe ouvrière et agricole. Un collaborateur trop enthousiaste dans son patriotisme, lui valut de sérieux désagréments par une violente attaque contre le juge en chef Stuart, et l'*Artisan* dut céder la place à une revue littéraire et musicale, le *Ménestrel*, à l'automne de 1844. Quelque temps après, il fonda *The Courier and Québec Shipping Gazette*, feuille quotidienne—c'était la première—publiée dans les deux langues et rédigée par M. Marc Aurèle Plamondon. Les désastreux incendies de mai et juin 1845 la firent disparaître, ruinèrent son entreprenant imprimeur. Celui-ci, loin de se décourager, partit pour Montréal où il vendit son atelier à un avocat journaliste, M. Louis LeTourneur, qui publiait une feuille littéraire hebdomadaire, la *Revue Canadienne*, laquelle fut transformée en journal politique semi-quotidien. Le défunt avait été nommé chef d'atelier.

Au mois de janvier 1846, une nouvelle publica-

tion littéraire fut associée à l'organe politique, mais la mort du père et de la mère de M. Drapeau l'obligèrent de quitter Montréal pour retourner à Québec, où il fonda, avec M. Jacques Crémazie, avocat, l'*Ami de la religion et de la patrie*. Cette nouvelle entreprise ne lui réussit guère plus.

En 1851, il entra au *Journal de Québec*, en qualité toujours de chef d'atelier, et y resta jusqu'à la fin de décembre 1856. La colonisation intéressait vivement M. Drapeau, qui écrivit beaucoup et fonda des associations pour en favoriser le développement. Son excellent ouvrage, *Études sur les développements de la colonisation du Bas-Canada—1851-1861—depuis dix ans*, paru en 1863, fut suivi d'une brochure intitulée : *Coup d'œil sur les ressources productives et la richesse du Canada*. Après s'être occupé pendant quinze ans de colonisation et d'agriculture, M. Drapeau fut appelé à Ottawa, où il rendit de grands services dans la préparation des recensements de 1871 et 1881.

La presse avait pour le défunt un attrait irrésistible, et le *Foyer Domestique*, fondé par lui en 1876, vécut trois ans, pour être remplacé par l'*Album des Familles*, dont l'existence se termina en 1884.

Enfin, il fonda, au mois de janvier 1888, la *Lgure d'Or*, dont les accents s'éteignirent en juillet 1889.

Après sa mise à la retraite comme fonctionnaire public, M. Drapeau eut des velléités de candidature politique, mais il échoua.

Bon citoyen, bon père de famille, plein de dévouement pour les grandes causes de la nationalité et de la religion, M. Stanislas Drapeau n'a laissé en mourant que les meilleurs souvenirs à ceux qui l'ont connu.

ICI ET LA

UN MOT SUR LA VIE MILITAIRE



WARD halt. — Front. — Right dress.

Oui, je suis soldat, ou si vous voulez sous-officier, et c'est aujourd'hui mon tour de garde.

Bien des gens se font une drôle d'idée, pour ne pas dire une idée fautive de la vie militaire. Quelques uns s'imaginent que c'est une vie très

dure ; d'autres, au contraire, pensent que c'est une vie de fainéant et qu'on y vit au milieu des fleurs ; d'autres, enfin, s'imaginent qu'on ne rencontre dans la vie militaire que des... disons le mot, des *loafers*. Qu'on veuille bien me permettre de dire que les uns et les autres sont dans l'erreur. La vie militaire n'est pas une vie de *loafers*, de fainéants, mais en temps de paix au moins, ce n'est pas une vie très dure. Ce n'est pas à dire que vous n'y trouvez pas de mécontents ! Mais, dites-moi, pouvez-vous me nommer un état de vie, une profession, je dirai plus, une vocation qui ne compte que des heureux ? Quel est le mortel qui ne sent pas, qui n'a pas senti les atteintes de la douleur, de l'impatience, du dégoût ?

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à leurs lois,
Et la garde, jadis aux barrières du Louvre,
N'en pat garder les rois.

Cependant, le plus souvent, ici comme ailleurs, les mécontents ne sont pas ceux qui ont le plus raison de l'être. Et ceux qui se plaignent le plus sont les plus mauvais soldats.

Un désagrément ou des agréments (comme vous voudrez) de la vie militaire, c'est la garde. D'un côté, si vous devez être alerte et prêt à sortir à toute heure du jour et de la nuit, pendant vingt-quatre heures, de l'autre vous êtes récompensé de votre peine par la tranquillité relative que vous y trouvez, et par une certaine émotion que vous donne l'importance de votre position, et surtout par la satisfaction du devoir accompli.

Un autre avantage que vous donne la garde, c'est de vous laisser beaucoup de temps pour réfléchir. On dit que la nuit porte conseil... on dirait avec beaucoup plus de justice : La garde porte

conseil. Mais, que voulez vous ? je ne fais pas les proverbes, et c'est peut-être mieux.

**

La garde vous donne aussi beaucoup de temps pour lire. Un jour, donc, je lisais mon journal favori, LE MONDE ILLUSTRÉ, lorsqu'un mot de M. E.-Z. Massicotte m'a frappé. Dans un article *Les ruines du château Bigot*, M. Massicotte nous dit "qu'il est salubre de reporter sa pensée sur les scélérats qui ont fait perdre à notre mère-patrie, la France, le fruit de longs travaux héroïques." J'ai lu et relu cette phrase, mais je dois l'avouer que je n'ai pu parvenir à y découvrir l'idée de M. Massicotte.

Je n'ai garde, M. Massicotte, de douter de votre bonne intention, mais enfin, je me demande quel bien vous pouvez retirer de la pensée de "ces scélérats" qui ont mal, très mal agi, je l'avoue, mais qui étaient (l'intendant Bigot) l'autorité établie. S'il vous plaît, un mot d'éclaircissement, car, sans la moindre mauvaise intention, on pourrait mal interpréter votre phrase sus-mentionnée.

X. VINCY.

NOS GRAVURES

DÉPARTEMENT DES ÉTATS-UNIS POUR LES INDUSTRIES PRIVÉES ET LES ARTS LIBÉRAUX

Cette partie de l'exposition colombienne ayant été laissée à l'initiative privée n'en sera pas moins un succès. La construction qui y sera affectée est de style dorique, avec une colonne monumentale jaillissant du centre. Au haut de cette colonne se dessine un globe que surmonte un aigle, ailes déployées. L'oiseau emblème de la liberté américaine se trouve à planer à environ cent pieds du sol.

Deux colonnes plus petites, hautes de quarante pieds, flanquent la première, et entre trois s'arrondissent des arches où s'ouvrent les portes qui conduisent à l'intérieur.

Une inscription apprend aux visiteurs que là se tient l'exhibition de l'industrie privée des États-Unis. Au-dessus de cette inscription on aperçoit le blason de la République avec le drapeau étoilé, agrémentés d'ornements revêtant un caractère national.

L'EXPLOITATION DES FORÊTS CANADIENNES

La série de dessins que nous offrons aujourd'hui illustre bien complètement les traits principaux de cette industrie, dont le Canada est si justement fier. Grâce à eux, l'on peut suivre, pour ainsi dire, tous les développements de ce grand et riche commerce du bois de construction, depuis la coupe de l'arbre arraché au sein de la forêt jusqu'au port d'expédition d'où il s'en va vers les centres de consommation du vieux monde.

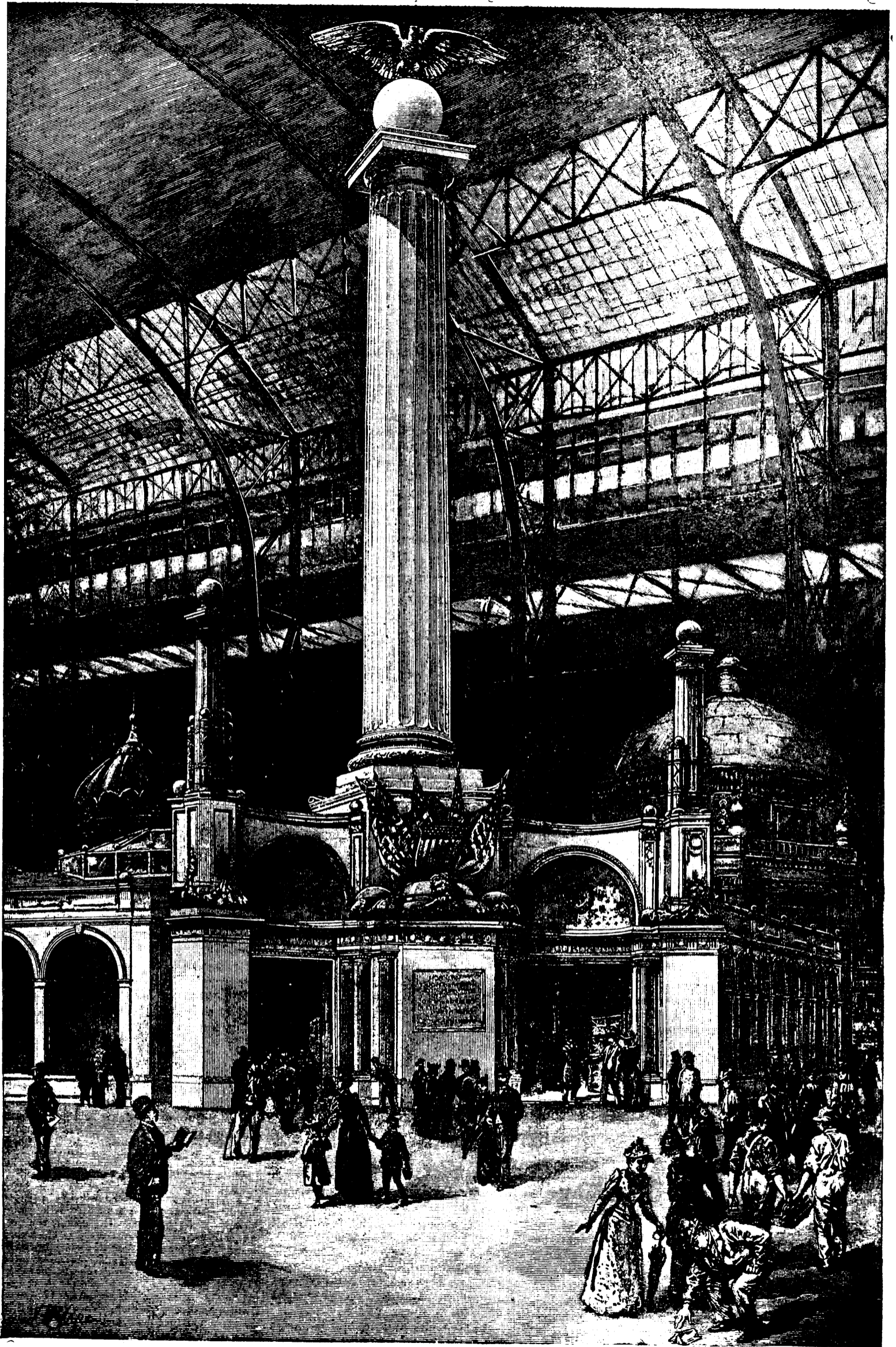
Tous ceux qui ont été témoins de ces scènes de l'exploitation du bois canadien admireront la fidélité de nos croquis.

J. ST-E.

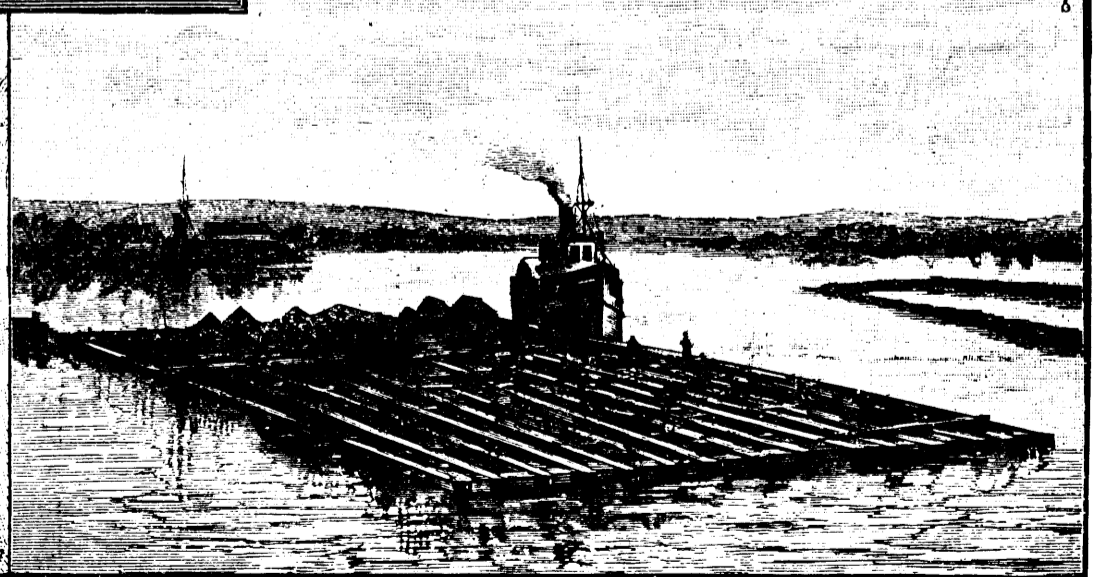
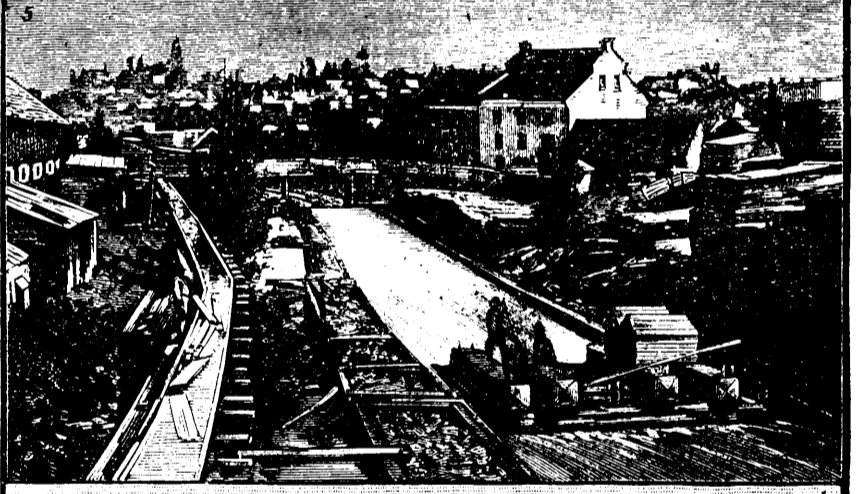
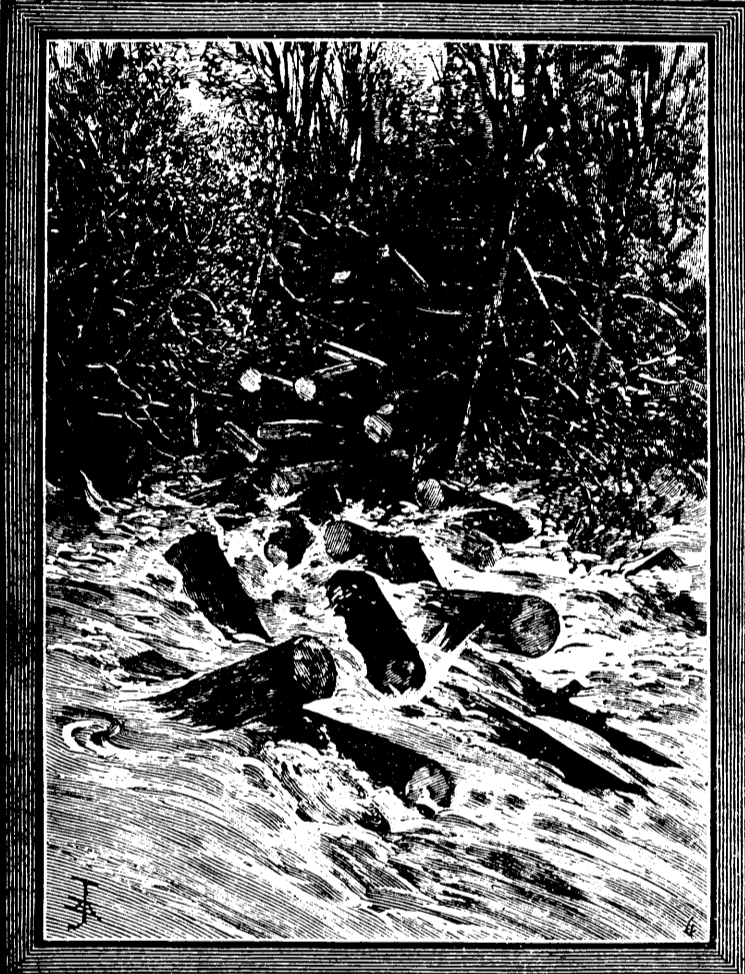
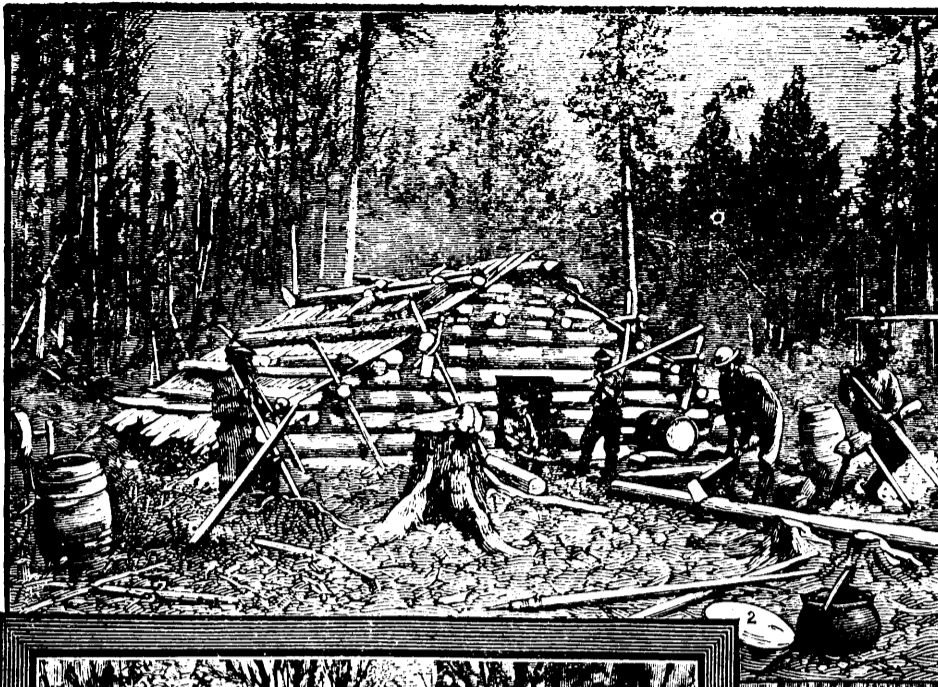
Cela vous jouera de mauvais tours si vous ne détournez pas ces symptômes de dyspepsie. La Sarsapareille de Hood, voilà le médicament qu'il vous faut.

LE PRINTEMPS

Le toutes les saisons de l'année voici celle qui opère le plus de changements radicaux dans la santé. Durant l'hiver tout le système devient comme rouillé, le sang est chargé de matières impures, à cause du manque d'exercice, de la claustration ou dans des boutiques ou des maisons mal aérées, etc., etc. Voilà justement ce qui provoque cette sensation de langueur, de lourdeur, d'abattement, si commune à cette saison. Il s'agit de vaincre cela, ou la santé est compromise. La Sarsapareille de Hood a acquis une renommée sans égale, par tout le continent, comme médicament du printemps. Elle chasse des boyaux les agrégations de matières impures, nettoie le foie, les poumons, les reins, la peau, donne au sang la pureté et la qualité nécessaires à un bon état de santé et fait disparaître la lassitude.



EXPOSITION COLOMBIENNE : LES INDUSTRIES PRIVÉES ET LES ARTS LIBÉRAUX, SECTION DES ÉTATS-UNIS



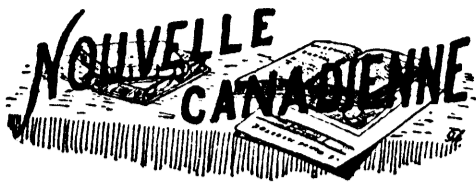
1. La coupe du bois
2. Campement des bûcherons

3. Traineaux à billots
4. Lancement des billots

5. Train de bois passant les glissoires, à Ottaws
6. Les cages sur le Saint-Laurent

7. Un chemin d'exploitation

CANADA : EXPLOITATION DES FORÊTS



LE OUINEDIGO OU LE BRAILLARD DE
LA RIVIERE DU MOINE



A cognée du bûcheron a fait de grandes éclaircies dans nos forêts du Nord, et celles traversées par la rivière Du Moine, en haut de l'Outaouais, n'ont pas été épargnées plus que les autres, mais, il y a un demi-siècle, elles étaient à peu près vierges. C'est vers ce temps-là que remonte mon histoire alors que, sauf le pas-

sage du chasseur ou la présence d'un colon, ici et là, cette vaste solitude n'était troublée que par ses hôtes sauvages.

C'est à cette époque que des Iroquois, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, remontant la rivière Du Moine à six ou sept milles de son embouchure, virent ou crurent voir sur les bords du bois, à la tête de la chute Ryan, un monstre ayant la tête d'un ours et deux fois la grandeur d'un homme. Peu après cette apparition, une violente tempête sévit, et, des Iroquois qui s'étaient réfugiés sous des arbres, deux furent tués par la foudre qui éclata pendant l'orage. Un autre mourut subitement à la halte suivante.

Le sauvage est naturellement superstitieux, et, comme ce furent ceux qui avaient vu le *mauvais esprit* qui moururent, il n'en fallait pas plus pour que ces pauvres enfants des bois attribuassent à celui-ci leurs malheurs.

Durant la tempête, le vent qui soufflait violemment faisait gémir les arbres. C'est probablement pourquoi ils appelèrent le monstre : Ouinedigo, le mauvais esprit du vent ; ceux qui le voyaient étaient punis de mort.

Jamais plus les sauvages ne s'aventurèrent par là quand il y avait apparence de mauvais temps, car ils craignaient alors de voir le Ouinedigo sortir de son repaire, et jamais depuis un sauvage n'a établi son wigwam dans le voisinage de ce lieu redouté.

* * *

Un matin de juin, — disons en 1840, car c'est à peu près cela, — deux chasseurs canadiens, Pierre Dubois et Jean Portelance, s'étaient établis à sept milles au nord de la chute Ryan, sur le cours principal de la rivière. Le soleil venait de paraître à l'Orient, et ses rayons brillants dorèrent la nature. La gent emplumée en saluait le retour par de gais gazouillements, et les fleurs des bois, les feuilles et les herbes prelaient des larmes de joie en sentant de nouveau la chaleur de l'astre du jour parcourir toutes leurs fibres. Nos deux Canadiens aspiraient avec volupté l'air frais et parfumé du matin, et, mis en gaité par la beauté du jour, chantaient des fragments de vieilles chansons canadiennes. Dubois bourrait le fourneau de sa pipe avec du tabac canadien avant de partir pour aller examiner leurs pièges tendus non loin de là, tandis que son confrère fourbissait les canons de leurs fusils, et qu'il les rendait très luisants. Dubois allumait sa pipe quand un Iroquois se présenta devant eux, portant sur son épaule un gros paquet. C'était des peaux de castors et autres, qu'il allait vendre en bas de l'Outaouais, et si ses frères, les visages pâles, voulaient les acheter, il les leur céderait à très bon marché. On examina les peaux, on les critiqua, et l'on en débattit le prix. Dubois et Portelance firent une bonne affaire et s'en frottaient les mains de contentement, mais s'ils avaient vu le sourire malicieux du sauvage à ce moment, ils n'auraient rien conclu avec lui.

Ses peaux vendues, le sauvage s'éloigna et disparut bientôt sous bois, se dirigeant vers l'Outaouais.

Dubois partit alors pour aller examiner ses pièges.

Portelance ayant fini de fourbir un des fusils, le chargea, l'amorça, et l'appuya contre un arbre à sa droite. Pendant qu'il donnait les mêmes soins au fusil de Dubois, un bruit de pas, au-delà du bosquet le plus voisin, lui fit relever la tête.

— Dubois revient bien vite, se dit-il, aurait-il trouvé quelque gros gibier pris au piège, et dont il ne peut venir à bout sans son fusil, ou sans mon aide ?

Mais quel ne fut pas son étonnement en voyant apparaître au détour du bosquet huit sauvages algonquins, dont il reconnut le chef.

— Bonjour, Plume d'Aigle ! Qu'est-ce qui vous amène par ici, tous ensemble ? Quelque chose de sérieux ?

— En effet, c'est cela. Mon frère a vu passer, tout à l'heure, un Iroquois, car ces traces, encore toutes fraîches, nous le disent, mais nous dira-t-il dans quelle direction il allait ?

— Oui. Il se dirigeait vers l'Outaouais, c'est-à-dire vers le sud.

— Bon ; merci, mon frère.

— Mais, arrêtez donc ! Vous êtes bien pressés ? Que vous a-t-il fait, l'Iroquois ?

Comme il leur adressait cette question, un des Algonquins, lâcha un cri joyeux, et entra précipitamment dans la hutte de nos deux chasseurs pour en sortir presque aussitôt portant dans ses bras le paquet en question. Tous les sauvages jetèrent un grand cri.

Portelance s'avança vivement vers le chef, et lui dit :

— Plume d'Aigle, que veut dire ceci ?

— Ces peaux-là, mon frère, nous ont été volées par le mauvais sauvage, l'Iroquois !

— Oui, mais ces peaux-là sont à moi. Je les ai achetées de bonne foi et je n'entends pas me les faire enlever ainsi. Si vous avez quelque démêlé avec l'Iroquois, je ne veux pas en souffrir. Courez après lui, rattrapez-le, et si vous me rapportez mon argent, alors nous nous arrangerons.

— Nous allons courir après le mauvais sauvage, mais nous emporterons les peaux aussi. Si nous rattrapons ton argent, tu l'auras aussitôt, mais les peaux sont à nous, car elles nous ont été volées, et nous les emportons.

Et il fit signe à un des sauvages de les mettre sur son épaule.

— Pas du tout. Et le premier qui met la main dessus aura affaire à moi.

— Ah !

— Oui, c'est comme ça !

Il fit un pas en arrière et leva son fusil vers le groupe.

— Ecoute, frère blanc, nous ne te voulons pas de mal, mais si tu nous forces la main, tu en subiras les conséquences.

En même temps, un tomahawk habilement lancé par un des Algonquins vint frapper le fusil de Portelance et le fit presque tomber de ses mains. Aussitôt les sauvages se ruèrent sur notre Canadien, comme une avalanche. Comprenant qu'il n'aurait pas le temps d'épauler son arme, il fit feu deux fois au hasard, ses deux coups se suivirent comme l'écho l'un de l'autre.

C'était là un signal convenu entre lui et Dubois pour annoncer qu'un danger les menaçait, et avertir d'être circonspect, afin de ne pas tomber dans un piège.

De ses deux coups de feu, Portelance tua un des Peaux-Rouges, et en blessa un autre. Puis il bondit au milieu d'eux, son couteau de chasse à la main. Les sauvages surpris de cette attaque brusque et inattendue s'arrêtèrent pendant quelques secondes. Portelance en profita pour sauter sur la cause de tout ce trouble, les pelleteries, et disparut sous bois.

A soixante-quinze mètres une balle bien dirigée l'atteignit et le blessa grièvement à la jambe. Il tomba, essaya de se relever, mais sa blessure le faisant trop souffrir, il dut s'asseoir sur le gazon. Cinq minutes plus tard, tout en se défendant de son mieux, il fut fait prisonnier, et garrotté.

Deux des sauvages partirent alors à la poursuite du voleur iroquois. Les autres retournèrent au campement de nos Canadiens, avec Portelance.

Le sauvage mort et le blessé devaient être ven-

gés. Portelance le comprenait, mais avant que son sort ne fût décidé, il espérait être délivré par son compagnon.

Dubois en entendant les deux coups de feu, comprit tout de suite le signal d'un danger imminent. Il se dirigea aussitôt vers le campement, inquiet, car il ne pouvait concevoir un danger très sérieux dans cette partie du pays, éloignés qu'ils étaient du village sauvage le plus voisin, et sachant son ami capable de se défendre contre un animal sauvage, dont le plus formidable serait l'ours. Un troisième coup de feu lui fit hâter le pas. Il arriva sur la lisière du bois au moment où les sauvages s'emparaient de Portelance. N'ayant à sa ceinture que son couteau de chasse et un pistolet, il ne pouvait entreprendre ouvertement la délivrance de celui-ci ; il fallait agir avec prudence et ruse. Il s'approcha du campement d'aussi près que possible afin de s'assurer quels étaient les projets des sauvages envers Portelance. Il le comprit bientôt et son plan fut vite arrêté pour sauver son ami. Il s'éloigna sans être vu, dans la direction de la chute Ryan.

Les sauvages abattirent deux arbres et les dépouillèrent de leurs branches. Ils attachèrent ensemble les deux troncs, qui pouvaient avoir neuf pieds de long et un pied de diamètre chacun, et les poussèrent à l'eau. Ils y attachèrent l'infortuné Portelance et poussèrent au loin le petit radeau qui, bientôt entraîné par le courant de cette petite rivière, descendit avec une vitesse de sept milles à l'heure.

Dans une heure donc, si Dubois ne le sauvait pas, il serait perdu, car il serait infailliblement broyé et déchiré sur les roches aiguës de la chute Ryan.

Les sauvages trottaient le long de la rivière, et quand le radeau descendait un rapide et que Portelance disparaissait sous l'écume de l'eau bouillonnante, ils riaient bestialement. Deux d'entre eux suivaient Portelance dans la pirogue de nos chasseurs, au fond de laquelle ils avaient placé les peaux et les deux fusils des Canadiens. C'était beau de voir avec quelle dextérité merveilleuse ils manœuvraient dans les rapides. Parfois leur embarcation semblait courir sur une pierre, où la faible écorce de bouleau dont le canot était formé se serait déchirée en lambeaux, mais un coup de pagaie habilement donné évitait le danger.

Cependant, le malheureux Portelance, rudement secoué et ballotté chaque fois que son radeau frappait sur une roche, éprouvait de grandes tortures. Ses liens lui coupaient les poignets et le sang qui s'échappait de sa blessure l'affaiblissait à tel point qu'il pensait expirer avant d'arriver à la chute. Quand il le pouvait, il regardait sur les deux rives, les interrogeait du regard, cherchant un signe de son ami, qu'il n'avait pas encore revu, afin de se donner quelque espoir, mais ses yeux ne lui montraient que les diables rouges, gambadant, courant et criant, et la même nature belle et riante du matin.

Le dernier rapide est franchi. La chute Ryan est en vue. Le supplice de Portelance achève ; son agonie morale et physique est presque terminée. Les deux sauvages du canot s'approchèrent alors du radeau et l'arrêtèrent au milieu de la rivière, pendant que leurs frères descendent en courant la côte qui mène au bas de la chute. Ils veulent voir le plongeur que fera le chasseur blanc, ils veulent le voir se frapper et se briser sur les roches aiguës en bas du précipice.

Les sauvages ont à peine disparu derrière la crête de la côte, que les broussailles de la rive nord s'entr'ouvrent et donnent passage à un corps humain. C'est Dubois, qui plonge aussitôt silencieusement dans la rivière et nage entre deux eaux vers l'embarcation. Quand il émerge de l'eau, il est sous la poupe du canot, son couteau de chasse entre les dents. Il se soulève hors de l'eau tant qu'il peut et frappe le sauvage de la poupe dans le dos, vis-à-vis le cœur. Celui-ci, sans un cri, s'affaisse lourdement dans le canot. Le sauvage à la proue, qui retenait le radeau, tourne la tête pour voir ce que fait son compagnon. Dubois arrivait justement, la main tendue ; il le saisit à la gorge. Alors une lutte terrible commence entre eux, mais elle devait être courte, car le radeau, de nouveau abandonné à lui-même, commençait à des-

endre vers le gouffre. L'indien, enfin, succombe, et Dubois, montant dans le canot, rame vigoureusement vers le radeau, dont il détache le captif, puis se dirige vers le bois, redouté, du Ouinedigo.

Il venait d'y déposer Portelance évanoui et retournait, en courant, chercher le canot, quand le radeau apparut à la tête de la chute. Dès que les Algonquins le virent sans leur prisonnier, ils furent très surpris, mais leur surprise fit place à la rage, lorsque les cadavres des deux sauvages tombèrent à la suite du radeau. Ils remontèrent la côte à la course, hurlant de rage, mais ils arrivèrent trop tard, car Dubois disparaissait derrière les premiers arbres de la forêt, portant le canot sur son épaule. Ils n'osèrent le suivre, car c'était dans cet endroit qu'habitait "le mauvais esprit du vent," mais ils adressèrent au chasseur canadien quelques coups de feu qui, heureusement, ne l'atteignirent point. Dubois, ensuite, s'enfonça sous bois, avec Portelance, dont il pansa la blessure, et qu'il soigna si bien que, deux semaines plus tard, ils purent entreprendre un voyage jusqu'au rapide des Joachims, sur la rivière Outaouais, où ils se mirent en sûreté, chez des amis.

Portelance une fois complètement rétabli, nos deux chasseurs descendirent l'Outaouais jusqu'à By-Town, où ils vendirent leurs fourrures à bon profit.

Regis Roy

NOTES ET FAITS

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

L'âge le plus charmant de la femme est la soixantaine. Dès qu'elle est grand-mère, il est rare qu'elle continue à être insupportable, si elle l'a été dans ses "belles années."

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments distingués.—E. DESCHAUME.

A mon humble avis, l'âge le plus charmant de la femme est de trente à trente-cinq ans. A cet âge la femme, laissant de côté la coquetterie de la jeunesse et ne redoutant pas encore les infirmités de la vieillesse, peut se consacrer avec le plus de goût à l'éducation de ses enfants, aux bons soins à donner à son mari et à l'excellente tenue de sa maison.—FERD. MOINE.

Les clefs en aluminium

L'aluminium—dont le prix de revient va diminuant constamment—est un métal dont les applications pratiques sont chaque jour plus nombreuses. Sa faible densité le fait préférer au fer, à l'acier, au cuivre, pour la fabrication de nombreux objets. C'est ainsi qu'on fabrique actuellement des clefs en aluminium, dont l'aspect blanc d'argent est agréable, qui sont aussi solides que des clefs en fer et dont la légèreté est extrême : une clef ordinaire, du format de celles qui ouvrent les serrures des portes d'appartements, pèse exactement dix grammes, le poids d'une pièce de dix centimes !

Signalons, puisque nous parlons de l'aluminium, que quelques personnes préconisent, pour éviter l'humidité, l'emploi d'un semelle d'aluminium épaisse de un à deux dixième de millimètre et recuite afin de ne nuire en rien à la souplesse de la chaussure.

La prière aux repas.

Le roi Alphonse d'Aragon avait appris avec peine que ses pages (jeunes garçons attachés au service du roi) négligeaient de prier avant et après les repas ; il voulut leur donner une bonne leçon et les invita tous à dîner. Avant le repas, aucun ne fit le signe de la croix, aucun ne pria. Le roi

avait aussi invité un mendiant auquel il avait bien prescrit comment il devait agir. Ce mendiant arriva pendant le repas, se mit à table, mangea et but à satiété, sans rien dire, et partit sans même remercier le roi. Les pages furent surpris de la conduite de ce pauvre et pensèrent qu'on allait le chasser. Mais le roi resta tranquille et se tut. Quand le mendiant fut sorti, les pages se dirent entre eux :

—Quel grossier, quel détestable personnage !

Alors le roi se leva et prononça avec sévérité ces paroles :

—Jusqu'aujourd'hui vous avez été aussi grossiers et aussi ingrats que ce mendiant ! Chaque jour le Père céleste vous donne la nourriture nécessaire, sans que vous la demandiez, et vous ne lui adressez aucun remerciement. Rougissez donc et ayez honte de votre ingratitude !

Hélas ! nombreux sont les chrétiens auxquels on peut faire le même reproche.

Avril

Chez les anciens, comme chez les modernes, on a diversement représenté ce mois. *Ausone* le peint comme un jeune homme couronné de myrte, et qui semble danser au son des instruments. Près de lui est une cassolette d'où l'encens s'exhale en fumée, et le flambeau qui brûle dans sa main répand



AVRIL conduit par le Taureau

des odeurs aromatiques. Dans *Gravelot*, couronné également et vêtu de vert, il tient le signe du Taureau, garni des fleurs dont la nature commence à se parer. La figure de *Cybèle* (la mère des dieux), qui tient une clef, et qui semble écarter son voile, est une allusion ingénieuse à l'étymologie du mot. Dans *Cl. Audran*, la déesse des Amours tient en main la pomme d'or ; elle est assise sur un nuage avec son fils sous un berceau de myrte et de fleurs. Plus bas, sont une fontaine soutenue par des dauphins, et un cygne nageant dans son bassin, autour duquel sont les pigeons de son char. Au-dessus du berceau, des festons de roses sont enrichis de trophées amoureux ; à côté, sont des moineaux, oiseaux consacrés à la déesse. Le sujet de la gravure qui est mise sous les yeux de nos lecteurs est beaucoup plus moderne.

Le Taureau, deuxième signe du Zodiaque, est l'animal sous la figure duquel Jupiter enleva Europe, ce qui le fit mettre au rang des constellations. Selon d'autres, c'est Io, que Jupiter enleva au ciel après l'avoir changée en génisse.

Le mois d'Avril (le second de l'année de *Romulus*), qui chez les Romains était consacré à Vénus, ramenait tous les ans un grand nombre de fêtes, toutes relatives à la fécondité de la terre. Les Latins l'appelaient *Aprilis*, qui vient d'*aperire*, ouvrir, parcequ'en ce temps la terre semble ouvrir son sein, tant pour recevoir les plantes qui lui sont confiées, que pour faire germer les semences qu'elle a reçues en l'automne précédente ; et voilà sans doute pourquoi Virgile, dans ses *Géorgiques*, fait ouvrir l'année par le Taureau, qui n'est que le deuxième signe du Zodiaque, quoique l'année astronomique commence par le Bélier.

Le respect du gouvernement

Jadis, à Venise, lisons-nous dans le *Musée des Familles*, l'on jouissait d'une liberté en quelque sorte absolue ; la seule et majeure condition pour n'être nullement inquiété consistait à ne parler ni en bien ni en mal du gouvernement ; car à le louer on risquait presque autant qu'à le dénigrer. Un sculpteur génois s'entretenait un jour avec deux Français qui critiquaient ouvertement les actes du Sénat et des conseils. Le Génois autant par crainte que par conviction défendit autant que possible les Vénitiens.

Le lendemain il reçut l'ordre de se présenter devant le Conseil. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnaissait les deux personnes avec lesquelles il a eu une conversation sur le gouvernement de la république. A cette question sa peur redouble. Il répond qu'il croit n'avoir rien dit qui ne fut en tous points l'apologie des gouvernants.

On lui ordonne de passer dans une chambre voisine où il voit les deux Français pendus morts au plancher. Il croit sa dernière heure venue. Enfin on le ramène devant le Conseil, et celui qui le présidait lui dit : " Une autre fois, gardez le silence : notre République n'a pas besoin d'un apologiste comme vous."

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres-postes oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

LES GUERISONS DE HOOD

Merveilleux, mais vrai

Surdité et Cécité causées par la Grippe et un Abscès



Mrs. M. E. Wilson
Syracuse, N. Y.

" Pendant trois ans j'eus le rhumatisme, et en décembre dernier je fus prise par la Grippe. Trois médecins s'accordaient à dire que mon retour à la santé était incertain. Un abcès se forma dans ma tête, coulant à travers mes oreilles. Après six semaines de forte maladie je devins AVEUGLE et SOURDE. Je perdais tout courage,

JE FIS MON TESTAMENT

Et me préparai à la mort. Mais je songeai à essayer de la Sarsepareille de Hood. Quand j'en eus pris deux bouteilles je commençai à recouvrer la vue et l'entendement. L'abcès, après avoir coulé six semaines, se guérit mon appetit revint et peu à peu je récupérai force et

LA SARSEPREILLE DE HOOD GUERIT

santé. Maintenant JE VOIS ET J'ENTENDS BIEN, je fais mon ouvrage et suis mes affaires.—M^{ME} M. E. WILSON, 10, Apple St., Syracuse, N. Y.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

CONSEILS PRATIQUES

Contre l'agacement des dents. — Pour combattre cette incommodité bénigne, il suffit de frotter les dents, pendant quelques minutes, avec une brosse humide, largement saupoudrée de magnésie calcinée. Par lui-même, l'agacement ne présente aucune gravité, mais sa reproduction trop fréquente doit mettre en garde contre la carie. Les gens qui y sont sujets feront bien de surveiller leur alimentation et d'en exclure les substances acides.

La conservation des fourrures. — Il sera bientôt temps de mettre en place les fourrures et vêtements pour l'hiver prochain. Secouons-les, battons-les légèrement et après cela, nous les rangerons dans une bâte fermant bien, et sur toutes les jointures de laquelle nous collerons du papier, afin qu'aucun insecte, si petit qu'il soit, ne puisse y pénétrer. Le plus souvent, ces précautions élémentaires suffisent ; mais si nous craignons que la fourrure ne recèle quelques uns de ces petits ennemis, nous répandrons dans le fond de la boîte, et avant de la couvrir, un mélange par moitié de poudre de pyrèthre et de camphre ; c'est le moyen certain de les détruire. Les mêmes moyens sont employés pour conserver en été tous les vêtements de laine.

PROPOS DU DOCTEUR

Le rhume de cerveau. — Le remède suivant est excellent pour les rhumes d'estomac ; Prenez une pleine tasse de miel filtré, une demi tasse d'huile d'olive et le jus d'un citron. Faites bouillir ensemble et prenez en une cuillerée toutes les deux heures.

L'oignon. — L'oignon rend de grands services en médecine.

On l'emploie en cataplasmes dans les cas de croup et dans les maux analogues.

Le cœur rôti d'un oignon mis dans l'oreille aussi chaud qu'on peut le supporter soulagera souvent les maux d'oreilles, lorsque les autres remèdes ont échoué.

On peut faire un sirop excellent pour la toux en mettant une demi-tasse d'oignons hachés dans une tasse moitié vinaigre, moitié mélasse. On fait mijoter sur le feu pendant une demi-heure et l'on filtre. Une cuillerée de ce sirop répétée fréquemment soulage la toux et guérit l'enrouement.

Les oignons sont excellents pour purifier le sang : ils fortifient et sont tout à fait inoffensifs.

Pour les nerfs, il sont très bons cuits ou crus, et si on les mange à l'état naturel, un peu de sel et de poivre les rend plus agréables au palais.

Les gros sont plus piquants et moins agréables au goût que les petits mais ils ont les mêmes qualités médicinales.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Tire au vinaigre. — Trois tasses de sucre, une demi tasse d'eau, deux tiers de tasse de vinaigre. Faites bouillir sans brasser.

Foie de veau à la broche. (Entrée.)

— Lardez un foie de gros lard bien assaisonné, et faites le mariner avec de l'huile fine, thym, laurier, persil, ciboules. Enveloppez-le de papier beurré, après l'avoir embroché et bien assujéti avec des hâtelets. Vous le servirez glacé, sur une sauce poivrée.

Omelette au sucre. (Entremets.) — Battez des œufs comme pour une omelette ordinaire, mêlez les de quelques zestes de citron, sucrez et mettez dans la poêle ; servez-la ensuite sur un plat que vous aurez garni de sucre râpé ; couvrez votre omelette de sucre râpé, passez la pelle rouge et servez.

CHOSSES ET AUTRES

— Le Colorado a aboli la peine capitale.

— Aux Etats-Unis, il y a environ 75 000 avocats. En France, on en compte 6,000.

— Le comte de Paris a lancé un manifeste aux Français, leur demandant de se rallier à la monarchie et désignant son fils le duc d'Orléans pour la royauté.

— D'après M. Benjamin Sulte, historien canadien bien connu, le Massachussetts vient de *Masajouet*, nom des tribus confédérées de ce grand pays, ou de *Masassois*, leur chef suprême.

— Les deux chambres de la législation du Minnesota ont voté un projet de loi tendant à accorder aux femmes le droit de suffrage dans les élections municipales, de comté et de l'Etat.

— Le conseil municipal de Chicago vient de décider qu'à l'avenir aucune bâtisse ne sera construite dans les limites de la ville à plus de dix étages. Il y en a actuellement qui en ont vingt.

— Le *Cosmos* nous apprend que Franklin a, le premier, employé l'électricité comme agent de mort. En 1743, dans un pique-nique, il tua la dinde qui en devait faire les frais, par l'électricité ; une autre étincelle lui servit à allumer le feu devant lequel on la fit rôtir. Les Yankees d'aujourd'hui ont donc usurpé la qualité d'inventeurs de ce que, en parfaits lettrés, ils appellent *électrocution*.

— Voici ce qu'ont coûté au Canada les gouverneurs-généraux depuis la Confédération : Salaire, \$1.216 666 ; dépenses de voyage, \$145,903 ; dépenses au bureau des secrétaires, \$270,350 ; dépenses diverses, \$217,426. De plus Rideau Hall a coûté jusqu'ici en loyers, achats, construction, entretien, chauffage, éclairage, etc., 1,001,571.

LES CURES DE HOOD

En disant que la Sarsepareille de Hood guérit, ses propriétaires ne font pas de vaine ni extravagante réclame. Les témoignages de milliers de personnes dignes de foi, sur ce qu'a fait pour elles la Sarsepareille de Hood, prouvent abondamment ce fait : « la Sarsepareille de Hood guérit. »

Les Pilules de Hood agissent particulièrement sur le foie, le réveillant de sa torpeur pour le rappeler à ses fonctions naturelles ; elles guérissent la constipation et activent la digestion.

— La population des Indes Anglaises est aujourd'hui rendue à 280,000,000 d'âmes et elle augmente au taux de 3,000,060 par année. S'il n'y a aucune famine ou épidémie, elle dépassera les trois cents millions avant la fin du siècle. Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes, a plus de sujets qu'aucun autre potentat du monde.

— A celles de nos lectrices qui veulent sans grandes dépenses varier à l'infini les menus des repas de famille, on ne saurait trop recommander les volumes suivants :

“ 99 Manières d'accueillir le poisson et les plats maigres ; ” “ 99 Manières pratiques d'utiliser le bœuf bouilli ; ” “ 99 Entremets sucrés de famille avec les prix de revient détaillés en regard ; ” “ 99 Manières d'accueillir le gibier ; ” “ 365 Potages. ”

Ces volumes très coquets, faits avec beaucoup de soin, de sens pratique, ornés de charmantes couvertures illustrées, se vendent 60 centimes franco.

Les cinq volumes ensemble 2 fr. 75 franco.

En vente chez tous les libraires ou à la “ Bibliothèque de la Vie de Famille, 40, rue Laffitte, Paris. ”

— Le Col. C. J. Villéré remplace le gén. Beuregard, à la surveillance de nos tirages mensuels ou semi-annuels. Le général délègue toujours M. Villéré pour le représenter aux tirages, en cas d'absence. M. Villéré a déjà surveillé neuf de nos tirages.

ÉCHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillou Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal l'extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND TAPÉ INFESTÉ

Remède contre la toux, 50c, 50c, \$1

Guérit la Consommation, la Poux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B. E. McGALE

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGÉNIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribué

L.S.L.

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises à clarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

“ Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intérêts ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces. ”

J. A. E. E. E.
M. S. Labelle
L. S. L.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

à l'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS, MAINT, 9 MAI 1893

PRIX CAPITAL - - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE	\$75,000 est.	75,000
1 PRIX DE	20,000 est.	20,000
1 PRIX DE	10,000 est.	10,000
1 PRIX DE	5,000 est.	5,000
2 PRIX DE	2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE	1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE	300 sont.	7,500
100 PRIX DE	200 sont.	20,000
200 PRIX DE	100 sont.	20,000
300 PRIX DE	60 sont.	18,000
500 PRIX DE	40 sont.	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE	1 sont.	10,000
100 PRIX DE	6 sont.	6,000
100 PRIX DE	40 sont.	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont. - - - 39,960

\$ 434 prix se montant à - - - \$255,460

PRIX DES BILLETS :

Le billet \$5 ; Deux cinquième \$2 ; Un cinquième \$1 ; Un dixième 50c ; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs : 11 billets complets ou sur quiva ent en fractions de billets pour \$50.

Tarifs spéciaux pour agents requis partout. IMPORTANT.— Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS LES tirages nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.— La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

I

LE BAL.—L'INJURE

Le 16 avril 187...., une grande animation régnait dans la ville de...., sous-préfecture normande.

Le doyen de la Faculté de X.... venait de se rencontrer, au mariage d'un parent, avec le général commandant à...., un ancien ami, dont la présence lui causait un vif plaisir.

Par une coïncidence heureuse, M. Provenchère, le sous-préfet, recevait, au même moment, l'annonce de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, faveur que lui avaient value, disait le *Journal officiel*, "vingt ans de services dévoués."

Pour fêter dignement cette éclatante distinction, Mme Provenchère, née de Graillac, avait décidé qu'un grand dîner, suivi d'un concert et d'un bal, réunirait "l'aristocratie du pays," aristocratie de nom, d'argent, de situation.

M. Provenchère s'était hâté de mettre à profit le séjour du doyen et du général pour aller leur porter une respectueuse invitation.

Les deux personnages avaient répondu gracieusement qu'ils estimaient trop le "fonctionnaire intègre," "l'administrateur intelligent" pour refuser de présider au dîner et au concert qui devaient célébrer "un acte de tardive justice du gouvernement."

Ces paroles se trouvèrent répétées sur tous les tons, et l'organe avoué de la sous-préfecture sut en tirer le fond de trois articles successifs, plus louangeurs les uns que les autres, pour les "hommes illustres" qui en fournissaient le texte.

Cette amabilité des deux personnages avait été une bonne fortune pour M. Provenchère, car l'épine la plus acérée de sa situation venait de la distance où le gardaient quelques vieilles familles obstinément attachées à "l'ancien régime," et qui rejetaient toutes ses avances, au grand déplaisir, hélas ! de Mme Provenchère, "née de Graillac."

La sous-préfète se sentait cruellement blessée dans son orgueil de ne voir, aux soirées officielles, que de "grossiers éleveurs" très riches,—mais fort empêtrés de toutes les cérémonies auxquelles la noble dame tenait la main,—ou de petits employés, dont l'unique habit noir montrait la corde.

Quant aux femmes de ces messieurs, elles n'étaient pas "nées," et leurs toilettes avaient toujours quelque chose de misérable ou de ridicule.

Or, depuis six ans que M. Provenchère administrait la ville de...., c'était la première fois qu'un refus dédaigneux n'avait pas accueilli ses invitations.

Les éloges du doyen de la Faculté de X...., "un noble," et du général, *marquis* de A.... accomplissaient ce miracle.

Où allaient ces messieurs, leurs égaux en naissance ne pouvaient être déplacés, et comme le journal de M. Provenchère, dans une série de petits articles supplémentaires, avait donné la description des préparatifs faits à la sous-préfecture, la curiosité était surexcitée à un degré rare dans ces contrées paisibles.

Loin d'en être réduit à solliciter des convives pour son dîner et des danseurs pour son bal, M. le sous-préfet n'avait eu que l'embarras du choix dans les nombreuses demandes dont il était assailli.

Pour la première fois, madame Provenchère, "née de Graillac," allait frayer ' avec son monde."

La joie qu'elle en ressentait avait pris le dessus de ses préoccupations économiques. Le vieux et mesquin salon de la sous-préfecture, les bureaux, transformés, pour la circonstance, ainsi que la chambre de madame, tout disparaissait sous des draperies, des glaces, des arabesques de fleurs, des buissons d'arbustes, des appliqués....

Quant au dîner, on ne s'en était pas fié à la science de la vieille cuisinière, et un chef, venu de Paris, avait été occupé, depuis une semaine, à confectionner les merveilles culinaires destinées à assurer à jamais les bonnes dispositions, envers M. Provenchère, de ses futurs convives.

Le dîner tardait à finir. Les invités au concert et au bal commençaient à arriver. En attendant l'apparition des illustres hôtes de monsieur le sous-préfet, ils formaient des groupes plus ou moins animés.

Deux jeunes gens venaient de se placer dans l'embrasure d'une fenêtre. De leur poste d'observation, ils examinaient les nouveaux arrivants et se faisaient parts de leurs réflexions mutuelles.

—Maintenant, disait l'un, que M. Provenchère est au mieux avec les Bourgeauville, les Grainville, les Bouquetot et autres célèbres personnages, nous pouvons compter sur une série de fêtes brillantes. Les housses du salon de madame la sous-préfète ne resteront plus inamovibles du premier de l'An à la Saint-Sylvestre.

—Comment, Edmond, dit une voix railleuse, vous riez de ces housses ! Elles vous ont pourtant inspiré ce sonnet si apprécié de madame Provenchère, "née de Graillac."

Edmond se retourna.

—Ah ! c'est vous, Maxime ! Par où donc êtes-vous arrivé ? D'ici, nous surveillons la grande porte du salon.

—Et vous ne m'y avez pas vu paraître, car je sors de la salle à manger.

—Diable ! de la salle à manger ! Mes félicitations, mon cher, pour cette distinction inouïe !

—Inouïe, si vous le voulez, je ne tiens pas à vous contrarier ; mais, dans tous les cas, soyez-en persuadé, j'ai apprécié cette distinction à sa juste valeur.

—Et vous avez eu le courage de garder le secret d'une faveur qui vous eût suscité tant de jaloux ?

—N'allez-vous pas me faire un mérite d'une discrétion toute naturelle, puisque le secret m'avait été demandé.

—Vraiment ! A quel propos ?

—Pour une raison bien simple. Les invitations officielles et d'urgence ayant excédé le nombre primitivement fixé, la place était des plus restreintes. Alors, craignant des sollicitations que l'on n'eût pu satisfaire, force s'est trouvée d'imposer silence à ceux qu'une raison quelconque portait à favoriser.

—Bien ! Mais complétez donc, mon cher Maxime, ces intéressants renseignements en nous disant la "raison quelconque" qui vous a fait inviter. Serait-ce parce que monsieur le sous-préfet a eu le bon goût de vous demander de lui rédiger le discours indispensable pour le moment solennel des toasts ?... Allons, le voilà parti, le fin diplomate !

A peine, en effet, ces questions compromettantes avaient-elles été prononcées, que Maxime s'avancait avec empressement vers une vieille dame arrêtée au seuil du grand salon, et, après l'avoir saluée avec respect, la conduisait à une place bien choisie.

—Voyez-le, Paul, dit Edmond au jeune homme resté près de lui. N'ai-je pas raison d'appeler Maxime Dutertre un fin diplomate ! Il a su conquérir les bonnes grâces de Mme Daubrée, la dernière représentante d'une race d'antiques et riches bourgeois. Puis, tout à l'heure, vous le verrez au mieux avec la majestueuse et antique comtesse de Tourgéville.

—Cela prouve son courage, interrompit Paul. Car en vérité une heure avec ces trop respectables matrones serait, pour moi, un supplice que les plus grands honneurs ne parviendraient pas à adoucir.

—Cela prouve, étourdie que vous êtes, l'esprit et le jugement de Maxime. Par Mme Daubrée, il a un appui dans la bourgeoisie, où il peut espérer trouver une femme dotée de la fortune qui lui manque. Grâce à la comtesse, il a la certitude de se voir accueilli et chaudement protégé par la noblesse du pays.

—Vous oubliez madame la sous-préfète avec laquelle, d'après le bruit général, il est au mieux.

—Chut ! chut ! n'allez pas me brouiller avec une personne estimable, en répétant de sottises calomnies. Mme Provenchère, "née de Graillac," est tout simplement alliée avec Maxime, pour, à eux deux, essayer de dégrasser le nommé Provenchère, "l'administrateur intègre, intelligent," etc., etc. (pour la suite, lisez le journal), qui n'aura d'autres torts que de manquer de manières, chose insupportable pour le noble sang des Graillac, auquel il a l'honneur insigne d'être uni.

—Quelle ironie ! Certainement, il doit y avoir là-dessous une histoire de rivalité. Maxime ne vous aurait-il pas supplanté, mon pauvre Edmond, malgré votre beau sonnet en l'honneur des housses ?

—Laissons ces folies ! Occupons-nous plutôt des charmantes femmes qui commencent à arriver.

—Toutes ont arboré leurs plus superbes toilettes.

—Pensez donc. La presque totalité des officiers en garnison à X.... sont ici. Il nous faut pour ce soir, nous résigner à un rôle très subalterne. Il nous serait à peu près impossible de lutter contre le prestige des épauettes et des ceinturons d'or.

—Ah ! voilà la belle madame Brécet, dans tout l'éclat d'une robe de satin couleur de soleil, et les demoiselles Fortin, jeunes personnes de trente à trente-cinq ans, habillées de mousseline blanche et parées de rubans bleus, comme de bonnes petites naïves pensionnaires.

—Voyez, Edmond, voyez cette toute gracieuse femme ! Ne semble-t-elle pas vouloir se dérober derrière le grand jeune homme qui lui donne le bras ? Comme elle a l'air timide !

—Quoi, Paul, vous ne la reconnaissez pas ? C'est Mme de la Géraudaye, autrefois Mlle Cécile Monseil.

—Rappelez-vous que j'ai quitté X.... depuis six ans.

—Eh bien ! mon cher, apprenez, une fois pour toutes, qu'il est de bon goût de ne pas trop parler de Mme de la Géraudaye.

—Que voulez-vous dire !

—Je vous répondrais volontiers : "Ecoutez et jugez !" Mais j'ai promis de vous être agréable.... Sachez donc que Mlle Cécile Monseil, après avoir eu l'adresse d'attirer dans ses filets le plus riche propriétaire de l'arrondissement et de s'en être fait épouser, a eu le bonheur de devenir mère trois fois. Néanmoins, la fatalité a voulu que deux de ses enfants mourussent à peu près subitement et dans des circonstances qui ont déplu à certains caractères mal faits.

Vous insinuez . . .

— Mon très cher Paul, je n'insinue rien. Ecoutez, puis faites votre profit de ce que vous entendrez. Voici les nobles convives de M. Provenchère. Je vais tâcher de rappeler au sous-préfet qu'il peut avancer la solution d'une affaire des plus importantes pour moi.

Fort étonné, Paul songea à renouer connaissance avec plusieurs personnes qu'il voyait familièrement autrefois, et se promit, tant sa curiosité était éveillée, de trouver l'explication des mystérieuses paroles d'Edmond.

Tout d'abord, il examina attentivement Mme de la Géraudaye.

La jeune femme paraissait être fort intimidée. Son regard errait avec une sorte de terreur sur la foule qui l'entourait. Appuyée au bras de son mari, elle se pressait contre lui par un geste d'enfant peureux d'une adorable naïveté.

Jolie plutôt que belle, une grâce exquise donnait à chacun de ses mouvements un charme incomparable.

C'était une de ces femmes qui plaisent au premier aspect et dont un examen attentif ne détruit pas l'élan, tout de sympathie, qui a porté vers elles.

Cependant Paul remarqua plus d'un coup d'œil méprisant, plus d'un geste prouvant clairement la répulsion inspirée par madame de la Géraudaye.

— En vérité, se dit le jeune homme, une aussi ravissante personne paraît être bien mal appréciée. Qu'est-ce que cela signifie et qu'en pense son mari ? Bah ! ce joli garçon, grand, fort, qui n'a pas dépassé trente ans, ne montre, sur son visage riant et haut en couleur, nul souci autre que celui de jouir d'une existence rendue facile grâce à sa fortune. Je m'y perds, mais j'obtiendrai le mot de l'énigme. Edmond parlera ou, à son défaut, Maxime me renseignera.

Cependant, un grand mouvement venait de se produire. M. Provenchère avait conduit ses hôtes à des fauteuils préparés sur une sorte d'estrade, au milieu d'autres sièges, où devaient prendre place les personnages les plus influents de la ville.

Il y eut un moment de trouble, plusieurs personnes sollicitaient à la fois l'honneur d'être présentées au doyen et au général. De ce nombre était M. de la Géraudaye.

Il allait franchir les deux marches de l'estrade, lorsque la main de la sous-préfète se posa sur son bras.

— Allez tout seul, cher monsieur, dit la dame, avec un aimable sourire. M. Provenchère s'est réservé le soin de présenter les hommes et, tout naturellement, c'est à moi que, de droit, revient le plaisir de présenter les dames. Vous pouvez laisser votre femme à ma garde.

Flatté, M. de la Géraudaye s'inclina et passa, pendant que Mme Provenchère emmenait la jeune femme à quelques pas.

— Asseyez-vous, madame, dit la sous-préfète, nous avons tout le temps. Je veux laisser écouler le flot des habits noirs et des uniformes ; nos toilettes perdraient trop à s'y mêler. D'ailleurs, cette cérémonie de la présentation est vraiment très insipide ; aussi je la retarde le plus possible.

— Vous avez bien raison, madame, répondit la jeune femme ; mais permettez-moi de trouver cette cérémonie plus imposante qu'ennuyeuse. La pensée d'être, ainsi, mise en évidence me donne un véritable frisson.

— Vraiment, reprit avec empressement Mme Provenchère. Vous êtes donc toujours aussi timide ?

— Plus que jamais. Et je désirerais bien que la présentation se terminât sans avoir à y figurer.

— Se peut-il ? Vous renoncerez volontiers ? . . .

— Oh ! avec joie, si je le pouvais sans mécontenter mon mari.

— Je vous vois tellement en peine que je veux essayer quelque chose. Laissez-moi faire. Peut-être parviendrai-je, sans que personne y trouve à redire, à vous éviter cet ennui. Mais je vous quitte pour un instant. Beaucoup de dames arrivent, il me faut les recevoir. Aujourd'hui, vous le savez, je ne m'appartiens pas.

L'air tout rayonnant, Mme Provenchère quitta la jeune femme : il semblait qu'elle fût délivrée d'un grand poids.

En passant, elle parla bas à plusieurs dames, dont la physionomie s'éclaira aussitôt.

Restée seule, madame de la Géraudaye se sentit de plus en plus troublée. Les regards qu'elle rencontrait étaient froidement hostiles ou méprisants. Les femmes semblaient lui demander compte de sa présence, les hommes se détournaient avec embarras.

Agitée, elle eût voulu s'éloigner, mais M. de la Géraudaye, engagée dans une conversation animée, se trouvait à l'autre extrémité du salon, et il n'y avait guère apparence qu'il voulût abandonner la fête.

Un certain temps s'écoula. Mme de la Géraudaye essayait de reprendre du calme. Tout à coup, une phrase murmurée à son oreille la fit pâlir. Domptant sa timidité, elle se leva, chancelante, et, traversant le salon, elle prit la main de son mari, le suppliant tout bas de partir.

— Voilà un singulier caprice ! s'écria M. de la Géraudaye. Pourquoi ne t'amuses-tu pas comme tout le monde ? Voyons, écoute ce beau morceau joué par l'orchestre. Un artiste de l'Opéra va chanter, et, ensuite, nous danserons ensemble. Cela me fera tant de plaisir ?

— Armand, mon ami, je suis souffrante, je te l'affirme . . .

Le visage de Cécile ne démentait pas ces paroles ; des larmes débordaient presque les paupières.

— Souffrante ! Alors, allons au buffet, une tasse de thé te remettra.

Sans écouter les protestations de Cécile, il l'entraîna.

Le buffet se trouvait, pour le moment, fort entouré. M. de la Géraudaye demanda une tasse de thé, l'offrit à Cécile, qui y trempa à peine ses lèvres, et lui-même prit une verre de punch.

Au même instant, arrivait le jeune homme que l'on avait appelé Maxime

Dutertre. Il alla avec empressement vers M. de la Géraudaye, et, lui tendant la main :

— Je vous ai cherché tout à l'heure, mon cher monsieur, lui dit-il ; mais, vous voyant fort occupé avec le baron de Grainville, je n'ai pas osé troubler ce grave entretien. Mme de la Géraudaye me permettra-t-elle de lui offrir ces hommages ? Mme Provenchère était fort en peine de ne pas la voir, car la présentation des dames touche à sa fin et le bal va s'ouvrir.

— Eh bien ! Cécile, tu le vois, il faut rentrer au salon.

Puis s'adressant au jeune homme :

— Figurez-vous, mon cher Maxime, que ma femme voulait retourner immédiatement à la campagne.

— Madame est peut-être malade ; autrement, je ne m'expliquerais pas . . .

— Ce caprice ! acheva M. de la Géraudaye.

— Armand ! dit d'une voix douce la jeune femme, suis-je si capricieuse ? Je te l'affirme de nouveau, je suis souffrante.

— Mais, en effet, appuya Maxime, Mme de la Géraudaye est très pâle. Le grand air lui ferait du bien.

Puis, se penchant comme pour relever un de ses gants tombé à terre.

— Ne serait-ce pas, dit-il bas à la jeune femme, cette méchante réflexion de Mme de Tourgéville qui a causé tout le mal ?

Frémissante, Cécile leva les yeux sur Maxime, et, reprenant le bras de son mari :

— Mon cher Armand, supplia-t-elle, par grâce, laisse-moi retourner au château ! Eloi peut bien me reconduire. Je te ferai renvoyer la voiture.

La pâleur de Cécile était si grande, le tremblement de sa voix si pénible à entendre, que M. de la Géraudaye s'alarma.

— Mon cher Maxime, dit-il, vous présenterez mes regrets à M. et Mme Provenchère. Vous le voyez, ma femme est sérieusement indisposée. Je ne saurais la laisser repartir seule. J'écrirai un mot d'excuse.

— Voulez-vous me permettre d'aller, demain, prendre des nouvelles de Mme de la Géraudaye ?

— Avec plaisir ; vous savez que vos visites me sont toujours fort agréables.

Maxime accompagna M. et Mme de la Géraudaye dans l'antichambre et donna l'ordre à un domestique de faire avancer leur voiture. Ensuite, comme s'il eût voulu bien constater leur départ, il ne quitta pas le perron avant d'avoir vu le coupé s'éloigner au trot de deux superbes chevaux.

Alors il revint vers Mme Provenchère.

— Est-elle partie ? demanda précipitamment la sous-préfète.

— Soyez sans crainte. Au train dont roule leur voiture, ils doivent être déjà à peu près chez eux.

— Décidément, Maxime, vous êtes un allié précieux. Jamais je n'aurais songé à faire parler la vieille comtesse de Tourgéville pour me sortir de ce cruel embarras. Merci.

D'un geste gracieux, Mme Provenchère envoya avec son éventail un petit salut au jeune homme.

Peu après l'orchestre du bal envoyait à tous les échos de la petite ville son harmonie retentissante.

II

LA CONSULTATION DES MÉDECINS

Le château de la Géraudaye était situé à deux kilomètres de . . . Bâti à diverse époque, le style de son architecture primitive avait disparu sous les additions, les prétendus embellissements exécutés par les différents propriétaires.

Mais si rien ne recommandait le château comme construction, il empruntait un véritable caractère de grandeur aux magnifiques avenues de vieux ormes et de vieux chênes qui y conduisaient ; à la pelouse splendide devant sa façade et au parc immense s'étendant, à perte de vue, derrière lui. Cette belle enceinte ombragée renfermait de gras pâturages, où des bœufs robustes, enfouis jusqu'au fanon, ruminaient à loisir, et des allées soigneusement entretenues, où de jeunes poulains de race choisie étaient exercés, car M. de la Géraudaye se piquait du renom d'éleveur modèle.

Avec la première lueur du matin, le château s'éveillait. C'était un bruit incessant d'appels de serviteurs entre eux ; de visites d'amis, de marchands ; d'arrivée de voitures ou de chariots ; de cris d'animaux, le tout dominé par la forte voix de M. de la Géraudaye, qui surveillait chaque chose, gourmandant, commandant tour à tour.

Mais, le lendemain du bal donné par le sous-préfet, la Géraudaye restait silencieuse. Les serviteurs, s'abordant d'un air mystérieux, prenaient des mines consternées et ne parlaient qu'à voix basse.

Vers cinq heures du soir, une voiture arriva ; elle amenait deux personnes : le médecin de la famille et un autre docteur, praticien renommé, établi à . . .

V. VATTIER D'AMBROSE.

A suivre

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

LES MANGEURS DE FEU

Olivier, un peu remis de ses fatigues, et le Canadien se précipitèrent à son secours.

— Wi-waga ! wi-waga ! s'écria Willigo, en s'élançant près du pauvre diable, qui se débattait sur le sol. Et immédiatement il lui mit le bras à nu jusqu'à l'épaule, et se mit à le frotter énergiquement avec une poignée d'herbes d'un vert sombre qu'il avait arrachées rapidement autour de lui.

En voyant tomber son fidèle serviteur, Olivier avait tout d'abord cru à la morsure d'un serpent ; mais le Canadien le rassura immédiatement.

— Vous parcoureriez l'Australie entière, lui dit-il, que vous ne trouveriez pas un seul de ces animaux sous vos pas. Laurent vient d'être foudroyé par le contact du wi-waga ; mais c'est sans aucun danger quand c'est pris à temps, et en moins de rien le chef va le remettre sur pied.

— C'est l'*Urtica australis*, murmura Gilping, en examinant la feuille de l'arbre qui avait produit cet effet.

Chacun s'était pressé autour du blessé, et Willigo frottait, sans prendre le temps de respirer, la main et l'épaule de Laurent qui, suant à grosses gouttes, ressemblait à un homme frappé d'un congestion cérébrale.

Une bonne demi-heure s'écoula ainsi en frictions ; mais bientôt les membres bleus et décolorés du patient commencèrent à revêtir une teinte rosée ; la vie revenait peu à peu, et bientôt tout danger eut disparu.

Laurent put alors raconter ce qui lui était arrivé. En passant près d'un arbre qu'il indiqua du doigt, sa main avait frôlé par mégarde une de ses feuilles ; il était tombé comme frappé par la foudre, et jusqu'au moment où il était revenu à lui sous les frictions énergiques de Willigo, il n'avait plus eu conscience de ce qui s'était passé autour de lui.

— Remerciez le chef, répondit alors le Canadien ; sans la rapidité avec laquelle il est venu à votre secours, l'engourdissement allait passer de l'épaule à la poitrine et de là aurait gagné le cœur et la tête, et vous seriez mort en moins de vingt minutes.

— Quel est donc cet arbre étrange ? fit Olivier, pendant que le Nagarnook terminait son traitement par de nombreuses effusions d'eau froide qu'il allait puiser à une fontaine qui se trouvait à quelques pas de là, au pied d'une roche.

— Les indigènes, répondit le Canadien, le nomment le *wi-waga* ou l'arbre à l'oiseau, parce qu'un seul oiseau d'une espèce singulière peut se reposer impunément sur ses branches. J'ai entendu dire par un convict déporté pour faux, qui avait été professeur de botanique, que les savants l'avaient appelé l'ortie d'Australie.

— *Urtica australis*, répéta Gilping en faisant un signe d'assentiment.

— Comme vous voudrez, M. Gilping, continua Dick, bien que je ne comprenne pas bien comment un arbre qui mesure jusqu'à sept ou huit mètres de tour, et qui s'élève généralement à une hauteur de quarante mètres, puisse être comparé à une vulgaire ortie.

— *Urtica*, fit en souriant Gilping : genre-type de la famille des urticées ; renferme des plantes herbacées ou sous-frutescentes et des arbres de haute futaie, disséminés sur tout le globe. Les uns et les autres sont hérissés de poils produisant des effets différents selon les climats et la grosseur de la plante. En Europe, la douleur est légère et vite passée sans remède. Dans l'Inde, elle gagne rapidement le bras, la gorge et la tête, et ce n'est guère qu'au bout de neuf jours que l'accident ne laisse plus de trace. En Australie, la piqûre de l'*Urtica* donne la mort, si, comme vous l'avez dit, M. Dick, on ne s'empresse d'y porter remède.

— Ma foi, répondit le Canadien, je ne suis pas de taille à contredire messieurs les savants ; tout ce que je sais, c'est que l'effet de cette piqûre peut autant se comparer à la légère cuisson de l'ortie ordinaire que la piqûre d'un serpent venimeux à celle d'un moustique. Après cela, si vous trouvez quelque ressemblance entre ces deux plantes si différentes...

— Les effets n'ont que des différences du moins au plus, M. Dick, interrompit Gilping. Quant aux deux végétaux, malgré leur différence de taille, ils possèdent les mêmes caractères botaniques : feuilles opposées ou alternantes, fleurs disposées en grappes et attachées à l'aisselle des feuilles monoïques et quelquefois dioïques. Dans ce dernier cas, les fleurs mâles sont pourvues d'un calice à quatre divisions profondes et de quatre étamines ; les femelles d'un calice à deux valves, d'un ovaire surmonté d'un stigmate velu, auquel succède une semence recouverte par le calice.

— C'est très beau, M. Gilping, de savoir tout cela ; mais ce n'est que de l'hébreu pour un pauvre trappeur comme moi.

— Quelles sont ces précieuses plantes dont s'est servi le chef ? demanda Olivier.

— De simples herbes qui poussent au pied même de l'arbre, répondit le naïf Canadien.

— Est-ce qu'on en rencontre près de chaque wi-waga ?

— Elles ne poussent même que là ; la nature, dans sa sagesse, a voulu mettre le remède à côté du mal.

L'accident arrivé à Laurent et la leçon de botanique qui suivit allaient coûter cher aux fugitifs.

En se précipitant pour porter secours au blessé, chacun avait déposé sa carabine contre un arbre ou sur le sol ; Willigo lui-même, pour pouvoir le frictionner plus facilement, s'était débarrassé de ses armes ; il n'avait conservé que son boomerang, arme terrible à distance, mais inutile à bout portant.

Lorsque Laurent s'était trouvé mieux, on l'avait aidé, en le soutenant, à se transporter vers la petite fontaine dont Willigo s'occupait à purifier l'eau en enlevant tous les débris végétaux déposés au fond, afin de lui en faire boire un peu, et nul n'avait remarqué qu'une foule de formes noires glissaient silencieusement à travers les arbustes, se rapprochant de façon à entourer complètement la petite troupe. C'étaient les Dundarups, qui suivaient la piste des fugitifs presque depuis leur sortie du kra-fenoua, car ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir de leur disparition.

Les premiers qui arrivèrent s'emparèrent des carabines et, au moment même où Laurent, penché sur la fontaine, aspirait quelques gorgées d'eau fraîche, des hurlements formidables éclatèrent de toutes parts, faisant vibrer les arceaux de la forêt.

Nos hommes, le Canadien et Willigo en tête, se précipitèrent sur leurs armes ; mais ils les aperçurent aux mains des Dundarups, et ils n'eurent pas fait deux pas, du reste, qu'ils furent entourés d'une nuée de guerriers affreusement peints en guerre et armés de flèches et de lances empoisonnées.

Du premier coup d'œil, ils comprirent que toute résistance serait impossible et ne servirait qu'à les faire massacrer sur-le-champ.

Le Canadien, avec le seul secours de ses poings, en eût certainement assommé une douzaine avant de succomber ; mais il eût été, à l'instant même, criblé d'une nuée de flèches. S'il eût été seul, il n'eût peut-être pas consenti à subir l'humiliation de se laisser surprendre sans résistance ; mais, songeant à la vie d'Olivier, il eut le temps de s'écrier :

— Au nom du ciel, monsieur le comte, messieurs, ne résistez pas, ou vous êtes perdus ; leurs flèches sont empoisonnées.

Willigo lui-même, se voyant pris, croisa dédaigneusement les bras sur sa poitrine et resta immobile, sans faire, ce qui eût été inutile du reste, la moindre tentative pour s'échapper.

Gilping seul se démenait comme un diable ; il criait, gesticulant.

— Je vous défends de me toucher ! exclamait-il. Malheur à qui mettra la main sur un sujet britannique !... Je me plaindrai à mon gouvernement de cette violation du droit des gens... et je vous avertis que vous serez obligés de me payer une indemnité !

Dix Dundarups s'étaient jetés sur chaque homme et à l'instant même les quatre compagnons de Gilping eurent les bras cerclés le long du corps, à l'aide d'une cordelette végétale, de façon qu'il leur fût impossible de faire le moindre mouvement puis, un lien semblable les attachait par le cou, laissant entre chaque prisonnier une distance d'une mètre environ pour leur permettre de marcher.

— Ah ! gredins, continuait Gilping, peut-on ainsi traiter des chrétiens... les ficeler comme des langues fumées ?

Et, de rage impuissante, il se mit à brandir sa clarinette en guise de massue, car il ne possédait pas d'autre arme.

A cette vue, les Dundarups, qui se souvenant de la scène de la veille, évitaient le plus possible le contact du brave homme, qu'ils prenaient pour un sorcier blanc, s'éloignèrent de lui avec plus de précipitation encore en s'écriant de tous côtés :

— Coradjis ! coradjis poppa ! (Le sorcier ! le sorcier de blanc !)

Puis ils entraînaient à la hâte leurs prisonniers dans le Buisson, laissant Gilping seul avec les deux animaux, qu'ils prenaient pour des êtres fantastiques, n'ayant jamais vu les pareils en Australie.

Le fidèle Black suivit naturellement son maître.

En se voyant ainsi dédaigné, sa colère ne connut plus de bornes.

— Ah ! les forbans ! les pirates ! criait-il en effeuillant une à une toutes les interjections de sa langue. Croient-ils donc que j'accepterai d'être traité ainsi !... Non !... Je veux partager le sort de mes compagnons !...

Et, enfourchant Pacific, il s'élança bravement... du côté opposé à celui que les Dundarups avaient pris avec leurs prisonniers.

— Voilà le prestige de la vieille Angleterre, fit-il en se rengorgeant ; les gaillards ont eu du nez ; ils ont voulu éviter des complications diplomatiques.

Et, dans son enthousiasme national, Gilping, la tête découverte, lança pour la seconde fois les notes graves et monotones du *God save the Queen* sous les arceaux de la forêt australienne.

La dernière note était à peine terminée que l'aimable Pacific, pour se mettre sans doute à l'unisson de son maître entonna, lui aussi, son chant patriotique, sinon aussi célèbre, du moins aussi connu que l'autre.

Quand au mulot, qui était d'abord resté hésitant, ne comprenant rien dans son épaisse cervelle à ce qui venait de se passer, il avait fini par rejoindre son ami Black, qui, chassé par les Dundarups qui avaient même essayé de le tuer avec leurs bomerangs, suivait maintenant à une courte distance la



Dix Dandarups s'étaient jetés sur chaque homme.—Page 43, col. 2

colonne ennemie qui emmenait les prisonniers, dissimulant sa présence avec une rare intelligence.

L'admirable bête avait parfaitement compris, aux menaces des indigènes, qu'il devait désormais se cacher s'il voulait rester sur la piste de son maître.

La joie des Dandarups d'avoir pu s'emparer de leurs deux plus terribles adversaires, Willigo et le Canadien, ne pourrait se dépeindre ; aussi, se dirigeaient-ils à marche forcée vers les grands villages de leur tribu pour y faire parade de leur brillant trophée. Aussi, ces deux hommes ne se faisaient-ils aucune illusion sur le sort qui les attendait au cas où un secours inespéré ne viendrait pas les délivrer avant l'heure fatale.

La capture du grand chef et de Dick était un véritable triomphe pour les Dandarups et les bush-rangers, qui allaient enfin pouvoir se venger de leurs plus redoutables ennemis.

En admettant même que tout espoir de s'échapper lui eût été enlevé, Dick se fût facilement résigné à sa situation. Avec la vie aventureuse qu'il menait, il avait souvent réfléchi au sort qui l'attendait pour le cas où il viendrait à tomber vivant entre les mains de ses féroces adversaires, et chaque fois il s'était dit, avec ce fatalisme qui est dans le tempérament de toutes les gens qui ont l'habitude de vivre au milieu du danger :

Un peu plus tôt, un peu plus tard, on ne peut éviter sa destinée ; advenue que pourra, je serai prêt !

Mais il ne pouvait songer avec le même stoïcisme à la terrible fin qui attendait le jeune comte d'Entraygues ; aussi, appliquait-il toutes les ressources de son esprit à combiner quelque projet d'évasion, et pour cela il eût bien voulu pouvoir s'entendre avec Willigo ; mais la chose n'était pas possible, car chaque prisonnier, entouré d'un groupe de Dandarups, était soigneusement isolé de ses compagnons.

Le chef nagarnook marchait fièrement en regardant ses ennemis d'un air de défi, et, dans son exaltation de sauvage, il était prêt à entonner son chant de mort et à montrer à tous ses vils Dandarups, qu'il méprisait souverainement, comment un guerrier de sa tribu savait supporter, le sourire aux lèvres, les plus terribles souffrances.

CHAPITRE II

Une nuit de captivité.—L'homme masqué.—Une orgie chez les Dandarups.—Les apprêts du supplice.—Sauvés par Gilping et Pacific

Le Canadien, qui savait parfaitement à quoi l'exposait sa vie aventureuse dans le Buisson, car il avait déjà été attaché une fois au poteau du supplice chez les Nirrbas, et n'avait dû la vie qu'à l'arrivée de Willigo avec une centaine de ses guerriers, avait toujours sur lui, depuis cette époque, quelques globules d'atropine, qu'un pharmacien de Melbourne lui avait préparés, et avec lesquelles au dernier moment, quand il devrait abandonner tout espoir, il pouvait se donner une mort foudroyante et sans douleur. Il avait immédiatement songé à partager sa petite provision avec le jeune comte et

Laurent, pour le cas où il ne leur resterait plus aucune espérance de secours ou d'évasion.

Ces derniers étaient loin de se douter du sort qui les attendait ; ils sentaient bien, dans le coup qui venait de les atteindre, la main puissante qui les avait poursuivis jusqu'en Australie et avait acheté le concours des bush-rangers et des Dandarups, et ils comprenaient parfaitement, surtout après les événements du kra-fenoua, que leur vie ne serait pas épargnée ; mais l'idée ne leur venait même pas que les indigènes pussent les traiter comme leurs prisonniers ordinaires. Les allures provocantes de Willigo et l'indifférence affectée de Dick ne contribuaient, du reste, pas peu à leur remonter le moral. Ils en avaient bien vu d'autres dans leur course à travers les excavations, et ils comptaient avec une foi aveugle sur leurs compagnons pour les sauver.

Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion le vieux trappeur faisait tout son possible pour encourager ses amis du regard, et cependant en lui-même il se disait :

— Si Koanook et Nirrooba n'arrivent pas à temps avec des forces suffisantes, cette fois nous sommes perdus.

La pensée que les guerriers nagarnooks perdaient peut-être un temps précieux à les chercher dans les excavations ne contribuait pas peu à l'inquiéter, car il n'oubliait pas que Koanook, au moment de son départ, ignorait leur sortie miraculeuse ; puis il réfléchissait que peut-être les compatriotes de Willigo rencontreraient John Gilping, sauvé par la superstition des Dandarups, et qu'alors ils seraient remis par lui sur la véritable piste ; et ainsi, selon la nature de ses réflexions, il roulait dans sa pensée mille projets divers, sans pouvoir s'arrêter à un seul.

Les Dandarups, qui, à part eux, n'étaient pas sans redouter un retour offensif des Nagarnooks, au lieu de rejoindre le gros de leurs propres troupes, s'avançant par une autre voie sur le territoire ennemi, se dirigeaient à marche forcée vers leurs grands villages, où le chef des bush-rangers leur avait donné rendez-vous, en cas de réussite, après l'insuccès de sa dernière tentative.

Ils étaient persuadés, avec une certaine raison, que les Nagarnooks, obligés de s'opposer d'abord à la marche des troupes envahissantes, n'iraient pas commettre l'imprudence de diminuer leurs forces en envoyant un corps à leur poursuite.

Cette course effrénée dura tout un jour, sans la moindre halte à l'heure habituelle du repos ; enfin, au moment où le soleil commençait à décroître à l'horizon, on aperçut dans le lointain, au pied des montagnes Bleues, le feu des kraals ou grands villages dandarups.



Ils étaient loin de se douter de leur sort.—Page 44 col. 2

Les captifs, et surtout Willigo et le Canadien, furent reçus avec des transports de joie délirants. On tenait donc enfin ces deux illustres guerriers, la terreur de tous les maraudeurs du Buisson australien. Les bush-rangers et leur chef les avaient précédés de quelques heures.

LOUIS JACOLLIOT

(A suivre)

LOTÉRIE DU PEUPLE

LA SEULE AUTORISÉE
PAR LA LEGISLATURE DE QUÉBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents

PROCHAIN TIRAGE

Mardi le 11 Avril 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant	\$1,000.00	\$1,000.00
1 do	500.00	500.00
1 do	250.00	250.00
1 do	100.00	100.00
2 Lots valant	50.00	100.00
5 do	25.00	125.00
25 do	5.00	125.00
100 do	2.50	250.00
500 do	1.00	500.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	\$2.50	\$250.00
100 do	1.00	100.00
999 do	1.00	999.00
999 do	1.00	999.00

2834 Lots valant.....\$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent
P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

PACIFIQUE CANADIEN

TRAINS SPECIAUX

POUR

COLONS ET LEURS MENAGES

QUITTERONT

Carleton Junction à 9.00 p.m. mardi,

les 4, 11, 18 et 25 avril

1893

Pourvu que le nombre des colons et des effets soient suffisants.

Cette disposition de trains rapides est prise dans le but de donner aux nouveaux colons l'avantage d'accompagner et de voyager en même temps que leur bagages et approvisionnement.

Pour les colons qui désirent voyager sans bagages, des trains partent de Montréal à 9.40 p. m., chaque jour de la semaine avec des chars colons attachés.

Pour autres informations, lisez le pamphlet FREE FACTS, FARMS & SLEEPERS, qui sont donnés gratis sur application à l'agent de billets le plus proche, ou s'adresse aux

BUREAU des BILLETS à Montréal

368 RUE SAINT-JACQUES.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent au 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

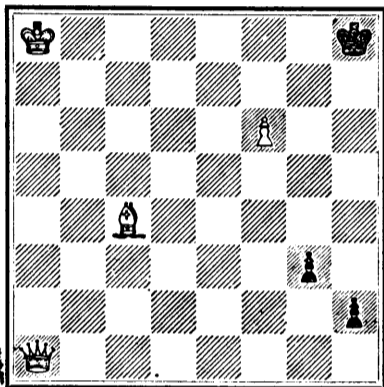
ENIGME

On est ému lorsque l'on me contemple,
Me recueillant, debout sur mon autel
Dans ce nuage ondulé qui, d'un temple,
Semble porter votre encens vers le ciel....
N'est-ce pas moi qui fis voir au génie
Cette vapeur qui me parlait tout bas,
Et me semblait, comme par ironie,
Prise à mon pied et ne mugissant pas?...
Et maintenant, la vapeur indomptable
Va s'emparer de vingt peuples divers,
Pour les asseoir à cette immense table
Qui doit un jour remuer l'univers.

No. 94 — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Régis Roy, Ottawa

Noirs.—3 pièces



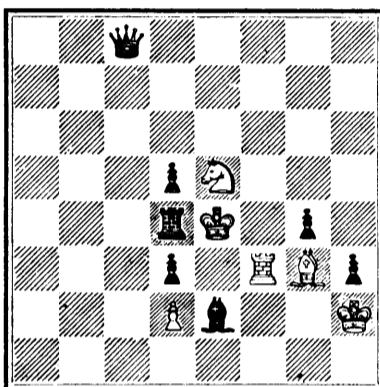
Blancs—4 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 95.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. L. Erlin

Noirs.—8 pièces



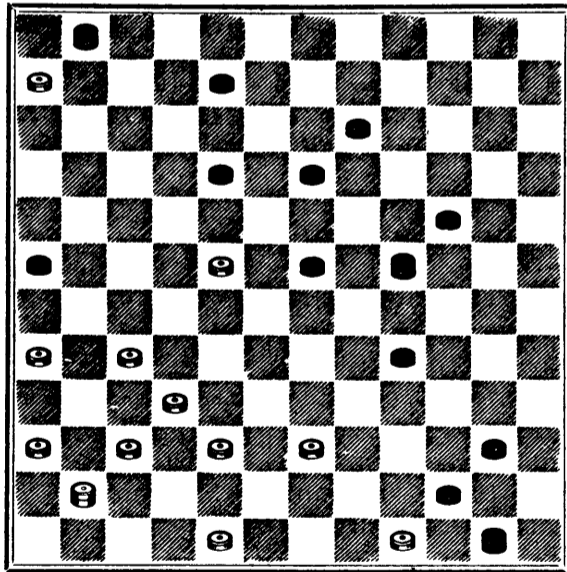
Blancs.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 96 — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Th. Brunet, fils, Lachine

Noirs—13 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 94

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
68	62	57	55
38	32	25	38
29	23	17	41
27	22	38	16
44	38	55	33
39	6	30	17
6		20	gagnent.

Solution du problème d'Echecs—No 93

Blancs	Noirs
1 T 7 F	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution de l'énigme : RETRAITE

Solutions justes par R. A. DesRoche-brures, St-Joseph, Beauce, S. Dupuis, N. Fuger, Montréal.

L'aut ur du problème No 93 ayant découvert une seconde solution à sa composition, s'empresse de nous suggérer la modification suivante : Placer le pion 45 à la case 38. Alors la solution que nous avons publiée ne sera que légèrement changée, au lieu de 38 à 32, les blancs joueront 52 à 69 ou 63.

Solutions justes par MM. F. Vermette, J. A. Bleau, J. B. Guy, A. Ladouceur, D. A. Charet, Montréal ; N. L. B., Lévis ; J. B. Granger Marlborough, Mass.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

PRINTEMPS 1893

NOUVEAUTES dans tous les DEPARTEMENTS

MARCHANDISES NOUVELLES

Pour le printemps reçues tous les jours

MANTEAUX DE PRINTEMPS

Des milliers de nouveaux Manteaux de printemps viennent d'être reçus et nous invitons notre clientèle et le public en général de faire une inspection minutieuse dans ce département, on trouvera dans ce département les plus hautes nouveautés et à des prix exceptionnels.

ETOFFES A ROBES NOUVELLES

Notre département d'étoffes est maintenant au grand complet, et nous conseillons aux dames de faire une visite immédiate où les plus grandes nouveautés du jour sont en exposition. Voyez nos nouveaux châles français à 39c la verge.

DENTELLES

Notre département de dentelles est rempli de nouvelles lignes que nous pouvons garantir au public comme articles supérieurs. Tous nos dentelles en soie noire sont essentiellement françaises, ce qui est une suffisante recommandation pour tout acheteur. Voyez-les.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Cell. Tel. 2188

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent



A LA DERNIERE PERIODE. 8
BENTON, LAF., Co., Wis., déc. 1888.
Le Revl. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui suit: "James Rooney qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun résultat. Deux bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig l'ont parfaitement guéri."

L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.
St-PAULIN, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'excellence du Tonic Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur les nerfs mais la dyspepsie disparaît promptement. Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout à fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.
J. E. LAFLECHE, Curé.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

commandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **FORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

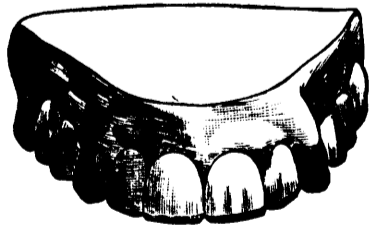
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Demandez correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état; elle empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles \$5 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
129 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. E. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUFONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, Montréal.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les GROSSEANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Scientific American
Agency for
PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.
For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU
DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
617 Rue des Commissaires, Montréal.